

N O U V E A U
J O U R N A L
HELVÉTIQUE,
O U
ANNALES LITTÉRAIRES
E T P O L I T I Q U E S

De l'Europe , & principalement de la Suisse.

D E D I É A U R O I.

D E C E M B R E 1779.



A N E U C H A T E L ,
De l'imprim. de la Société Typographique.





NOUVEAU JOURNAL
HELVÉTIQUE.



PREMIERE PARTIE.
ANNALES LITTÉRAIRES.

*I. Descriptions des arts & métiers, &c.
Tome IX. Second extrait.*

M. Paulet, après avoir donné en abrégé, dans la préface de son *Art du fabriquant en soie*, l'histoire de la découverte & des progrès de cette utile invention, passe ensuite, avant que d'en venir aux détails des travaux que cet art exige, à l'examen de la culture des mûriers, des vers à soie, du tirage & du moulinage des soies, en considérant ces objets sous un point de vue général.

Le mûrier est, comme on le fait, distingué en deux espèces, par la couleur de son

fruit, qui est noir dans l'une, & blanc dans l'autre. Cette dernière est celle qui convient pour la nourriture des vers à soie. Elle forme par cette raison une partie des richesses de l'Italie, de l'Espagne & des provinces méridionales de la France. On a cru pendant long-tems que cet arbre ne réussirait point dans des climats moins chauds; mais l'expérience a détruit ce préjugé, puisqu'on le cultive en plusieurs endroits de la Suisse, & même en Suede & en Danemarck.

Il faut encore observer que l'on connaît deux sortes de mûriers blancs, celui d'Italie & celui d'Espagne, & que l'une & l'autre influent sur la quantité & la qualité de la soie produite par les vers qui en ont été nourris. Encore faut-il varier les espèces des feuilles suivant l'âge de ces insectes. Dans les années où les feuilles de mûrier n'ont pas été abondantes, on a essayé d'y suppléer, mais avec peu de succès, par celles de quelques autres plantes, telles que la laitue, la ronce, &c. Le meilleur expédient a été de faire sécher des feuilles de mûrier de la pousse d'automne, & de les tremper pendant une minute dans l'eau bouillante, ce qui les rend vertes & tendres, comme si l'on venait de les cueillir.

Qui croirait, dit M. Paulet, que l'art d'élever ces premiers artisans de notre luxe

est remis à des gens de la campagne, qui ont peine à subsister de ce travail, si l'on considère sur-tout combien de soins ils exigent? Le froid, la trop grande chaleur, l'humidité, la fraîcheur, le bruit, la mauvaise odeur, leur sont très-contraires. On choisit ordinairement la quinzaine de pâques pour faire éclore les œufs à l'aide d'une chaleur modérée. Dès ce moment, ils ont besoin de nourriture. La durée de leur existence, jusqu'au tems où ils commencent à travailler, est de cinquante jours environ. Dans cet intervalle, ils essuient quatre maladies & changent de peau autant de fois. Il faut après chaque crise les nettoyer avec soin. Les Chinois emploient, pour les déplacer, un filet couvert de feuilles fraîches, dont ces insectes s'emparent, & ils les transportent ainsi très-facilement. On fait avec quel artifice ils construisent le cocon qui leur sert de tombeau. Ce travail admirable est détaillé avec la plus grande exactitude par notre auteur. Lorsqu'il est fini, on choisit les plus beaux cocons, moitié mâles & moitié femelles, ce que l'on distingue par leur figure, & on les destine à se procurer de la graine, c'est-à-dire, des œufs pour l'année suivante; & quant au reste, qui doit donner de la soie, on fait périr le ver que chaque cocon renferme, soit en les expo-

sant au soleil, soit, ce qui vaut mieux, en les mettant dans un four suffisamment échauffé.

Il est question ensuite de procéder au tirage de la soie, ce qui se fait en réunissant plusieurs brins pour composer un fil, & en les tournant sur un rouet pour en former des écheveaux. Mais il est nécessaire, pour assurer le succès de cette importante opération, de mettre dans de l'eau presque bouillante les cocons que l'on veut devider, afin de dissoudre la gomme dont chaque brin est enduit, & qui, en se séchant, les lie tous ensemble. Ce travail qui, au premier coup-d'œil, paraît assez simple, puisqu'il ne s'agit que de rassembler & devider des brins de soie, devient cependant pénible, à cause de la chaleur de l'eau dans laquelle les femmes qui s'en occupent sont obligées d'avoir continuellement les mains. La soie que l'on tire est appelée *crue*, ou *greze*; on la fait ensuite tordre & retordre, selon l'espece d'étoffes que l'on veut en fabriquer.

Après le *tirage* vient le *moulinage* de la soie. On nomme ainsi l'apprêt qu'elle reçoit pour pouvoir être teinte & recevoir une consistance capable de résister aux opérations qu'elle doit subir jusqu'à l'entière fabrication. Cette partie du travail a mérité

l'attention des plus habiles mécaniciens ; on connaît-l'avantage & la supériorité des moulins inventés par le célèbre M. de Vaucanson , & dont notre auteur donne ici une description abrégée. L'apprêt que la soie reçoit à l'aide de ces machines , consiste en général à tordre d'abord le brin sur lui-même , & ensuite à rassembler plusieurs de ces brins & de les tordre en sens contraire. Le degré ou la mesure de ce travail est proportionné à la grosseur de la soie & à l'usage que l'on en veut faire. Une soie trop torse perd de sa force , au lieu d'en acquérir.

Lorsque les soies ont reçu l'apprêt dont nous venons de parler , il ne reste plus qu'à les *décruer* , afin de pouvoir les teindre & leur faire prendre les diverses couleurs dont on a besoin. Ce décrusement consiste à les faire bouillir pendant quelques heures dans une chaudiere remplie d'eau , dans laquelle on a mis une certaine quantité de savon blanc. Par ce moyen , on dissout leur gomme ; elles deviennent douces au toucher , & prennent le nom de soies cuites. La séparation de cette gomme est cause qu'après avoir été ainsi décrues , elles perdent le quart de leur poids. Il est certain que sans cette opération , elles ne prendraient pas si bien la couleur ; comme il l'est que

si on ne les avait pas tordues à l'apprêt avant que de les décruer, elles ne donneraient au sortir de la chaudière qu'un duvet dont on ne pourrait rien faire.

Il convient d'observer ici, que tout ce qu'on tire des cocons n'est pas de la même qualité. Ceux qu'on avait choisis pour graine, & dont les papillons sont sortis, produisent une soie moins belle, que l'on nomme *gallette*, ou *filoselle*, & qui, après avoir été cardée avec certaines précautions, peut être filée à la quenouille.

C'était dans cette partie du travail de M. Paulet que M. Bertrand a cru devoir, & avec raison, placer *l'Art du teinturier en soie*, décrit avec autant de clarté que d'exactitude par un chimiste célèbre. En effet, la soie parvenue au degré de solidité que les précédentes opérations lui ont donnée, doit nécessairement être teinte pour pouvoir en subir d'autres. La cuite dont nous venons de parler, & qui ne peut être produite que par les alkalis, qui ôtent le vernis, la roideur & la couleur naturelle de la soie. On ne doit y employer que le meilleur savon blanc de Marseille, & quelquefois on lui en donne deux bains successivement, afin qu'elle puisse mieux recevoir la couleur. On a remarqué cependant que le savon altérerait jusqu'à un certain point la qualité de la soie;

c'est ce qui a engagé un physicien à le remplacer par du sel de soude, délayé dans une suffisante quantité d'eau.

Mais on ne se contente pas de dégommer & blanchir ainsi les soies, il est nécessaire de leur faire prendre encore différentes nuances de cette couleur, selon le besoin. Le plus grand degré de perfection que l'on puisse lui donner, se fait à l'aide du soufre, que l'on fait brûler lentement dans une chambre bien fermée, au haut de laquelle on a suspendu la soie en écheveaux. L'acide vitriolique sulfureux qui se dégage par cette combustion, a la propriété de ronger les brins de couleurs, dont la soie pourrait encore être chargée. Cependant, comme le *soufrage* lui rend une certaine roideur, dont on s'apperçoit en la maniant, on y remédie en la trempant plusieurs fois dans l'eau chaude lorsqu'on veut la teindre.

Enfin, une autre préparation nécessaire pour la teinture de la soie, comme pour d'autres matieres, est l'*alunage*, pour lequel on emploie le minéral qui lui donne ce nom, parce qu'il a deux propriétés; l'une de rehausser l'éclat d'un grand nombre de couleurs, & l'autre de les fixer sur les matieres teintes d'une maniere solide & durable. Pour cet effet, on met dissoudre une certaine quantité d'eau suffisamment chaude,

on y plonge les écheveaux de soie, avec les précautions qui sont connues des artistes; on les tord ensuite & on les fait sécher.

Après ces notions générales & préliminaires, M. Maquer enseigne la manière de teindre la soie dans la couleur que l'on veut lui donner, les drogues qu'on doit employer, leur quantité, la manipulation nécessaire, & en général tout ce que l'on peut désirer d'instructif touchant la matière qu'il traite. Mais ce sont des détails qu'il faut lire dans l'ouvrage même. Le texte de cet auteur est enrichi de plusieurs notes, dans lesquelles M. Bertrand développe ce que les diverses drogues ou substances qui entrent dans la teinture en soie, peuvent avoir de relatif à la physique & à la chimie. Il croit que pour la teinture en noir, la plus difficile de toutes, on pourrait retrancher plusieurs ingrédients dispendieux & inutiles, qu'on y emploie à l'ordinaire, & les remplacer par une plus grande quantité de vitriol & de sel gemme.

Mais nous ne devons pas omettre que le traité de M. Maquer est précédé d'un avant-propos, dans lequel il expose les principes généraux & communs pour toutes sortes de teintures, quelle qu'en soit la matière, & qui

suffisent pour donner une juste idée de cet art utile.

Le reste de ce neuvième volume, que nous analysons, contient la suite du travail de M. Paulet, dont nous avons indiqué & la division générale & les principaux objets, & qui n'est point susceptible d'extrait, toutes les opérations qui y sont détaillées étant également essentielles, & n'étant instructives qu'autant qu'elles sont connues dans tous leurs détails. On trouve dans les notes de M. Bertrand la description exacte d'un devidoir à la Suisse, plus simple, moins incommode par le bruit des rouages, & plus propre à accélérer ou à retarder le mouvement suivant la force de la soie, que ceux dont on se sert dans les fabriques de France.

II. *Jean - Jacques Rousseau vengé par son amie, ou morale pratico-philosophico-encyclopédique des Coryphées de la secte, avec cette épigraphe :*

.... *Vertit furiale venenum
Pectus in amborum, præcordiaque intima movit.*

Met. IV. 505 & 506.

Au Temple de la vérité, 1779. Brochure de 72 pages.

Ce titre n'est pas heureux ; il a je ne

fais quoi de fastueux & d'entortillé, qui déplaît. Ces assemblages de mots, *pratico-philosophico-encyclopédique*, sont des plaisanteries trop aisées à faire & à rétorquer, qui n'ont, à mon sens, rien de piquant. Aristophane en fut l'inventeur; il y trouvait sans doute beaucoup de sel; j'y ai lu de longs vers formés d'un seul mot ainsi fagoté: mais je ne conçois pas comment on pouvait en rire. On croira dire une fort jolie chose, en fabriquant le mot *théologo-absurdo-nigologie*, que j'ai lu quelque part. Est-ce donc avoir de l'esprit? En ce cas, je n'y prétends pas.

De plus, je ne crois pas qu'il faille imprimer au *Temple de la vérité*; c'est honorer un peu trop l'imprimeur dont on se sert, que d'appeller ainsi son imprimerie.

Et comme si tout cela n'était pas déjà bien suffisant, la première lettre, qui est d'une anonyme à une anonyme, a aussi pour titre, *procès de l'esprit & du cœur de M. d'Alembert*: on a déjà tant parlé d'esprit & de cœur!

Nous nous permettrons encore de dire que le ton général de cette brochure nous a peu satisfaits: c'est une ironie presque continuelle, trop peu marquée, & dont assez souvent il nous a été difficile de démêler le sens & la finesse. C'est manque de péné-

tration fans doute. Quoi qu'il en foit , ce genre de ftyle , qui peut être convenable dans certaines fociétés , ne nous paraît pas l'être quand on parle au public , & que c'eft pour la juftification d'un ami qu'on parle. Au refte , nous ne prétendons ici que dire notre fentiment particulier ; le public pourra penfer autrement : chacun a fa maniere de voir.

Cette critique n'empêche point que je n'approuvaffe au zele des *amies* de Jean-Jacques Rouffeau ; mais il me femble que Jean - Jacques Rouffeau aurait écrit d'une tout autre maniere , s'il eût voulu défendre & venger la mémoire d'un ami calomnié. Avec quelle chaleur , avec quelle noble indignation , avec quelle véhémence n'aurait-il point parlé ! Il n'aurait jamais penfé un instant à plaifanter ingénieufement , & l'éloquence du fentiment & de la vérité aurait animé toutes fes phrafes.

N'avons-nous point en général trop d'efprit aujourd'hui ? Les chofes les plus férieufes , les imputations les plus graves , il faut tout affaifonner d'une légère plaifanterie. Une ironie équivoque eft notre figure favorite. Ce ton général ne fait pas trop d'honneur à notre fiede ; & je crois qu'il ne doit pas *s'écrire* , fi l'on veut bien me paffer ce terme. De quoi eft - il queftion dans cette

brochure? De savoir si Jean-Jacques Rousseau est un ingrat & un méchant ; ou si M.M. Diderot, Négeon, d'Alembert & compagnie sont *d'infâmes calommateurs* [a] ; il y a là de quoi rire ! Cela me rappelle un mot bien sublime de *Haller* : « Caton n'a pas ri de Clodius. »,

Quoi qu'il en soit , de ces réflexions impartiales , je n'en ai pas lu ces lettres avec moins d'intérêt ; elles justifient pleinement Jean-Jacques Rousseau du reproche d'ingratitude à l'égard de milord maréchal , qui lui avait été fait par M. d'Alembert ; elles prouvent d'une manière complète que le secrétaire de l'académie est , non un *calomniateur* , mais un homme mal informé. « Je croirai mes efforts assez récompensés , dit l'une de ces dames , si je préserve une seule personne honnête du malheur de refuser au plus vrai & au meilleur des hommes le tribut de respect & d'admiration qui lui est dû. Si tel est le but des éditeurs , il est rempli. »

Il suffirait pour cela d'imprimer les extraits que M. du Peyrou nous donne ici de la correspondance de milord maréchal , soit avec Jean-Jacques Rousseau , soit avec lui-même : ils peuvent servir à la fois , & à la

[a] C'est ainsi qu'on les qualifie.

justification de Rousseau , & à faire connaître milord maréchal. Ce sont des matériaux pour son éloge ; celui qui pensait d'une manière aussi noble , méritait d'être mieux loué.

Il écrit à Jean-Jacques , d'Edimbourg en 1764 , lorsqu'il rentrait en possession de ses terres : “ l'unique profit qui me revient est de pouvoir . . . faire quelque bien à des gens que j'estime & que j'aime. Mon bon & *respectable* ami ! vous pourriez me faire un grand plaisir , en *me permettant* de donner , soit à présent , soit par testament , cent louis à mademoiselle le Vasseur ; cela lui ferait une petite rente viagère pour l'aider à vivre. Je n'ai pas de parens proches , personne , plus de ma famille ; je ne puis emporter dans l'autre monde mon argent : mes enfans , Emetulla , Ibrahim , Stépan , Motcho , sont déjà pourvus suffisamment. J'ai encore un fils chéri ; c'est mon bon sauvage : s'il était un peu traitable , il rendrait un grand service à son ami & serviteur. „ On ne peut guère offrir d'une manière plus délicate & plus affectueuse. Un tel bienfait ne saurait être onéreux.

Mais Jean-Jacques n'était pas dans le besoin , & comptait n'y jamais être ; il avait des principes qui , dans ce cas , ne lui permettaient pas de rien recevoir de personne :

il refuse donc, & c'est sans orgueil. " Loin de mettre de l'amour-propre à me refuser à vos dons, écrit-il à milord, j'en mettrais un très-noble à les recevoir. „ Il accepte cependant, pour mademoiselle le Vasseur, la rente des cent louis, qu'il préfère à la somme même; & milord lui répond à la hâte de Londres, pour lui témoigner le plaisir que lui a fait *son indulgence en sa faveur*, ce sont ses propres termes, dont, ajouta-t-il, *il sent vivement la valeur*.

En 1765, il lui écrit de *Potsdam*, d'une manière également amicale & spirituelle, en lui parlant de la cherté des vivres en Angleterre, où il pensait à se retirer : " mon bon ami, si vous n'étiez plus sauvage que les sauvages du Canada, il y aurait remède. Parmi eux, si j'avais tué plus de gibier que je ne pourrais en manger ni en emporter, je dirais au premier passant : *tiens, voilà du gibier*; il l'emporterait : mais Jean-Jacques le laisserait. Ainsi j'ai raison de dire qu'il est trop sauvage. " Il lui écrit encore la même année : „ Il faut manger, & l'on ne vit plus de gland dans ce siècle de fer. Vous pourriez me mettre bien plus à l'aise que je ne le suis, & il me semble que vous le devriez. Vous m'appellez votre père, vous êtes homme vrai : ne puis-je exiger, par l'autorité que ce titre me donne, que vous
permettiez

permettiez, que je donne à mon fils cinquante livres sterling de rente viagère ?... Il ne tient, qu'à vous d'ajouter infiniment à mon bonheur. Seriez-vous à l'aise, si vous étiez en doute que j'eusse du pain dans mes vieux jours ? Mettez-vous à ma place ; faites aux autres comme vous voudriez qu'on vous fit. Ne croyez-vous pas que la liaison d'amitié est plus forte que celle d'une parenté éloignée & souvent chimérique ? Moi, je le sens bien... Soyez bon, indulgent, généreux, rendez votre ami heureux. Adieu. Rousseau céda à cette instance ; comment y résister ? Seulement il supplia milord de borner ce bienfait à une rente viagère de 600 livres.

Voilà quel est le bienfaiteur que M. d'Alembert reproche à Rousseau d'avoir outragé ; c'est à cet homme, qu'il appelait son père, qu'il aurait écrit *une lettre pleine d'injures*...

Se sont-ils donc en effet brouillés, ces deux hommes, qui semblaient si peu faits pour l'être ? Milord a-t-il cru lui-même avoir fort à se plaindre de celui qu'il avait si noblement obligé ? Voyons, pour décider cette question, ce qu'il a écrit à M. du Peyrou lors de la querelle entre Hume & Rousseau, à qui l'équitable milord donnait le tort qu'il avait si évidemment, & aux yeux même de ses partisans les plus zélés.

« Notre *ami* Jean - Jacques , dit alors milord , est résolu de se retirer encore plus du commerce des hommes. » Il paraît croire qu'il y a du tort des deux côtés , que celui de Rousseau est d'avoir été trop offensé de *l'indolence de David à ne pas prendre assez vivement son parti , & de la complaisance avec laquelle il avait écouté ses ennemis ;* il s'afflige de *ce que bien des gens seront portés à lui donner le tort.* Ce n'est pas là le ton d'un homme aussi convaincu des torts de Rousseau , que M.d'Alembert paraît le croire. Il est vrai que dans une autre lettre , postérieure de trois mois , milord paraît plus décidé , & pense que son ami Jean-Jacques *a mal interprété les intentions de David :* mais il ne voit en cela qu'une *erreur de son jugement , dont il justifie son cœur.* Il y revient encore dans une troisième lettre , où il désapprouve ses soupçons , sans cesser de témoigner de l'estime pour lui. « Je le regarde toujours , dit-il , comme un homme vertueux , mais aigri par ses malheurs , emporté par sa passion , & qui n'écoute pas assez ses amis. Rousseau avait alors écrit à milord , pour se plaindre de ce qu'il avait dit à M. du Peyrou , au sujet de son différend avec Hume ; & milord rapporte la dernière phrase de cette lettre : « Mais si je n'ai pas eu le tort que vous m'imputez , souvenez - vous de grace que

le seul ami sur lequel je compte après vous , me regarde, sur la foi de votre lettre, comme un extravagant au moins. » Ce n'est assurément pas à la suite d'une tirade d'*injures* que peut venir une telle phrase. Aussi milord ne répond-il point du style d'un homme offensé ; il justifie simplement sa conduite par ses motifs. Et s'il veut *abrég*er la *correspondance* , ce n'est point mauvaise humeur ; il l'a *déjà fait avec tout le monde, même avec ses plus proches parens & amis* ; & il ajoute dans une apostille : « je dis *abrég*er ; car je désirerai toujours de savoir de tems en tems des nouvelles de votre santé, & qu'elle soit bonne. » La correspondance s'est donc ralentie ; mais elle n'a jamais cessé. Et pour achever de justifier le cœur de Jean-Jacques, il suffit de transcrire encore ces lignes de M. du Peyrou : « Je l'ai vu, à mon passage à Paris, en mai 1755, m'exprimer avec plénitude de cœur ses sentimens de tendresse & de vénération pour l'homme qu'il aimait & respectait au-dessus de tous les hommes. Je l'ai vu s'attendrir au récit que je lui faisais des preuves multipliées que j'avais eues à Valence en Espagne du souvenir plein de respect & de tendresse que l'on y conservait pour la personne & les vertus de cet homme vraiment fait pour inspirer ces sentimens. »

20 JOURNAL HELVÉTIQUE.

Quelque critique que j'aie pu faire du ton de cette brochure, je pense au fond comme ses auteurs ; mais la devise d'un journaliste doit être :

Tros Rutuluse ferat, nulla discrimina habeo.

Une chose encore, sur laquelle je ne ferais être de leur avis, c'est leur admiration pour le *supplément* prétendu aux œuvres de J. J. Rousseau, dont j'ai rendu compte dans les journaux de juillet & d'août. Je m'en tiens à mon premier jugement : le public & la mémoire de J. J. Rousseau, dont je ne suis pas moins enthousiaste qu'eux, se feraient fort bien passés de la publication de vers & de prose aussi médiocres.

Le souhait, poème traduit de l'allemand.

[a]

HOMME sorti de tes mains pour être heureux, j'éleve ma tête de la poussière pour te louer, ô mon Créateur ! mon Bienfai-

[a] Le titre de ce poème me rappelle une idée que j'ai souvent eue : je voudrais qu'une fois en sa vie chacun essayât de se rendre un compte exact de ce qu'il lui faut pour être heureux, selon le sage conseil d'Horace : *Certum voto pete finem.*

Donne, fixe à tes vœux un but déterminé.

teur ! mon Pere ! . . . Oui , j'éleve ma tête de la poussière : que mes chants parviennent jusqu'à toi !

L'agitation de mes pensées se calme ; la vaste capacité de mon cœur se remplit ; mes sentimens , toujours renfermés & contraints dans la société des hommes , mes sentimens peuvent enfin prendre l'essor & se déployer : toute mon ame est pénétrée en ce beau lieu d'une joie douce & paisible . . . Elle vient de toi , ô mon Dieu ! ce n'est pas ainsi que le monde la donne. [a] Un délicieux attendrissement s'empare de moi . . . Je mêle une voix d'actions de grâces au concert universel de la nature qui célèbre ta gloire immortelle. Puisse l'effusion de mon cœur monter à toi , comme [b] ces vapeurs dorées sont attirées par le soleil qui réfléchit quelques faibles rayons de sa splendeur à mes

[a] Imitation de ce beau passage de l'Evangile : *je vous donne ma paix . . . Je ne la donne pas comme le monde la donne.*

[b] Cette comparaison me plaît beaucoup. Toutes les fois que les poètes champêtres tirent des objets champêtres des comparaisons qui ne sont pas trop usées , il me semble qu'elles font un très-grand plaisir. C'est une espece de beauté propre à ce genre de poésie , & dont on n'a peut-être pas fait tout l'usage qu'on pouvait en faire.

yeux éblouis de son éclat. Je te sens, je te vois, ô Eternel ! Les cieux & la terre sont remplis de toi ; ils portent l'empreinte auguste de tes adorables perfections ; ils offrent de toutes parts au mortel attentif des vestiges de ta bonté . . . Comme elle a pris plaisir à embellir notre demeure ! Par elle, tous les êtres vivans, auxquels elle est commune avec nous, se meuvent, se jouent & s'égaient sur la surface du globe, qu'arrondit, que suspendit ta main.

O toi, qui répands la sérénité dans l'ame altérée de bonheur !, toi, qui formas cette voûte azurée, au travers de laquelle mon esprit ardent voudrait s'élancer dans ton sein paternel ! grand Être ! Dieu ! . . . Que te dirai-je ? Que te rendrai-je ? Je t'offrirai l'hommage de mes louanges & le sacrifice de mes passions. Que je te les immole, ô mon Roi ! ces penchans fougueux qui m'attachent à moi-même & m'entraînent loin du bonheur ! Que le feu sacré de ton amour descende du ciel & les consume !

Non, je ne murmurerai plus de mon sort ; je ne me plaindrai plus ; je ne ferai plus tenté de jeter loin de moi le fardeau de l'existence . . . C'est toi qui me l'imposas. Abreuvé au torrent de tes délices, je puiserai dans la contemplation de tes œuvres cette constance qui fait tout supporter. . . oui,

tout, & même le vicieux; [*a*] cette rési-
 gnation, qui fait aimer son sort; cette dou-
 ceur d'ame, qui ôte au chagrin son amer-
 tume & qui émouffe les pointes du mal-
 heur; cette sagesse qui, de l'infortune même,
 fait extraire la félicité. Couché sur le pen-
 chant de la colline verdoyante, réchauffé
 par les rayons obliques du soleil, qui se
 retire lentement derriere la montagne, en
 peignant des plus vives couleurs les nuages
 qui l'environnent, [*b*] je sentirai le calme
 & la sérénité de la nature pénétrer jusqu'au
 fond de mon ame; je m'en ferai une douce
 habitude, & je les porterai dans la société.
 [*c*] La vue des bosquets semés çà & là

[*a*] Ce mot est frappant; il a même quel-
 que chose de sublime. Eh ! pour l'homme de bien
 qu'y a-t-il au monde d'aussi difficile à supporter
 que le vicieux ?

[*b*] Voilà bien des détails accumulés pour
 peindre une chose qui n'a rien de fort remar-
 quable. Cela n'est pas dans le goût français; je
 doute cependant beaucoup que ce soit une faute
 en poésie; car c'est la réunion de toutes ces pe-
 tites circonstances qui rend la poésie vérita-
 blement une peinture. Mais notre esprit est trop
 cultivé pour que nous ayons l'ame poétique. Si
 Homere nous plaît encore, c'est bien plus comme
 historien ou romancier, que comme poète.

[*c*] J'aime ce morceau; la morale m'en paraît

dans ce paysage négligé, de cette eau qui serpente en murmurant & baigne les branches inférieures des arbustes penchés sur le courant dont l'onde corrosive a déjà à demi découvert les racines ; l'aspect de ces arbres blancs de fleurs, qui semblent triompher & chanter de joie ; [a] de ces champs entremêlés de prés & de terres incultes que couvrent des buissons épineux ; de ces diverses nuances de verdure ; dont l'agréable confusion porte à l'œil réjoui une sensation bienfaisante, tendre & pleine de douceur : cette plaine si variée, qui semble sourire à l'homme extasié, lorsqu'il promène ses regards sur ce riche domaine que le Créateur donne à cultiver à son industrie laborieuse ; cet amphithéâtre insensible, couronné dans le lointain par des montagnes couvertes de sombres forêts ; cette fraîcheur que porte à l'ame même le ruisseau dont les petites ondes se précipitent les unes sur les autres

excellente. Quiconque ne retire pas ce fruit d'une promenade solitaire & champêtre, n'a fait qu'errer au hasard dans les campagnes ; il a profané le sanctuaire de la nature ; il n'a ni des yeux faits pour la voir, ni un cœur digne de la vanter.

[a] - Expression de David, qui est belle ; mais qu'il aurait fallu adoucir.

à l'ombre des arbrisseaux, dont un vent léger fait frémir la feuille; le parfum des fleurs mêlé par l'industrielle nature; le souffle rafraîchissant du zéphir qui fait balancer mollement sur leurs tiges les fleurs qui s'élèvent au-dessus du gazon... Toute cette scène si délicieuse & si touchante, où chaque objet, éclairé par la lumière adoucie d'un soleil moins ardent, respire la paix, le contentement, la tendresse & la [a] volupté: voilà ma consolation, ma satisfaction, ma joie! voilà les douceurs qui charment les ennuis de ma vie! Oh! si elles venaient à m'être enlevées... [b] Je n'ai de véritable ami que toi, ô nature! Mais toi seule me suffis; tu peux me donner & me conserver le bonheur.

[a] Quand aura-t-il tout vu? Il faut avouer que ce paysage est beaucoup trop chargé. C'est la manie des poètes allemands; on a dit d'eux qu'ils parlaient de la nature, comme un amant de sa maîtresse, & l'on sait combien sont ennuyés les amans, quand ils parlent de leurs maîtresses. Aussi voit-on qu'ils n'en parlent plus aujourd'hui.

[b] L'âge les enlève, à ce qu'on dit; j'ose en douter. Ne ferait-ce point plutôt l'effet du commerce glacial des hommes que l'effet d'une longue vie? Le cœur des gens dissipés est décrépit avant trente ans.

Que ne suis-je possesseur d'une humble chaumière dans ce lieu solitaire, d'où la vue se plonge avec délices dans le vallon verdoyant, bordé par des montagnes bleuâtres, sur lesquelles mes yeux aiment à se fixer ! Que n'ai-je à l'angle du coteau un toit couvert de chaume, d'où le villageois, en côtoyant la rivière, verrait s'élancer de petits tourbillons de fumée !

O quel plaisir de méditer sans être interrompu dans cette retraite consacrée au silence ! Les hommes bruyans s'agitieraient loin de moi ; jamais leurs travaux inquiets, jamais leurs tumultueux amusemens ne troubleraient la paix de mon asyle, ni le calme de mon cœur : je n'entendrais que ces bruits champêtres, qui redoublent l'enchantement du silence & le rendent sensible & voluptueux. Alors un feu pur & doux, répandu dans mon esprit, se communiquerait à chacune de mes idées, comme la sève monte dans chaque branche & dans chaque feuille. Que j'aimerais à me délasser de tems en tems de mon travail, en jetant à la dérobée un coup-d'œil de satisfaction sur la campagne ! [a]

[a] Veut-il donc y écrire, y faire des vers ? Il faut espérer au moins que, s'il se propose d'écrire encore, ce ne sera plus pour le public.

Je ferais affecté par tous les changemens de température de l'air ; seulement ma simple cabane me mettrait à couvert des rigueurs de l'hiver & des tempêtes mugissantes. Je verrais alors la plaine en angoisse , les monts hérissés de nuages formidables ; j'entendrais les vents furieux mugir tout autour de ma loge , & la pluie épaisse pétiller en tombant sur le toit rustique ; j'entendrais frémir d'un murmure inquiet les arbres dont j'aurais eu soin de couvrir ma demeure vers l'aquilon : mon ame épurée , comme l'air , par la tempête , s'élèverait à toi , ô Dieu fort ! au milieu de l'orage , & chaque éclat de tonnerre lui rappellerait ta grandeur , ô Dieu vivant ! .. Oui , le tonnerre , en grondant , annonce ta puissance ; les échos effrayés , qui répètent & augmentent sa terrible voix , célèbrent ta majesté : l'ame grande , tranquille au milieu de l'agitation universelle , te réitere ses sermens ; au travers de ce ciel orageux ; elle s'élève jusqu'à toi , dont les ailes protectrices lui servent d'asyle. Que la grêle ravage nos champs désolés , dévaste nos vignes , dépouille nos arbres , & détruise la douce espérance de l'année ; pourquoi s'en altérerait la sérénité de mon ame ? Les ordres éternels s'accomplissent. Que le tonnerre m'apporte la mort sur ses ailes de feu : si tu

m'appelles, je vole à toi. L'éclair, précurseur de la foudre, ne m'inspire aucune frayeur : qu'il sillonne à mes yeux l'obscurité nuit qui voile le ciel; qu'il serpente avec la rapidité de la pensée : j'admire avec étonnement; mais que craindrait l'homme qui te craint, Seigneur éternel, roi des tempêtes? Toi, dont la foudre & l'éclair sont les messagers, & qui fais des vents orageux & des flammes ardentes, les ministres de ta volonté? [a.]

L'automne, sous un ciel nébuleux, j'aimerais à contempler les scènes de l'abondance champêtre; les arbres chargés de fruits & à demi-défeuillés; le côteau, où le pampre, grillé par les premières gelées, laisse

[a.] Cette description de tempête a, je crois, le mérite de la nouveauté. Je ne sache pas qu'on eût encore essayé d'exprimer cet enthousiasme, cette élévation de sentimens qu'inspire la majesté des tempêtes aux âmes que ne trouble pas la peur; il valait pourtant bien la peine d'être peint. Remarquons encore que ce qui rend intéressante cette description, c'est qu'on s'y est bien moins attaché à détailler les phénomènes de l'orage, qu'à montrer Dieu dans l'orage & l'homme dans l'orage. C'est toujours, si je ne me trompe, sous ce point de vue qu'il faut présenter les tableaux de la nature.

à découvert la grappe vermeille & brillante. :
 Il me semble entendre [a] les cris joyeux
 du vigneron ; je crois voir cette troupe
 gaie marcher en ordre de cep en cep, &
 le raisin s'amonceler dans la seille ; je les
 vois se courber, se relever pour reprendre
 haleine, & recommencer leur facile travail
 avec une activité nouvelle : leur innocente
 [b] gaieté dissipera la mélancolie que m'inspi-
 raient les brouillards épais de l'automne.

Quelquefois j'aimerais à descendre sur les
 bords de la rivière, à m'asseoir au pied du
 vieux peuplier, sur cette petite piece de
 gazon, que séparent du reste de la plaine
 ces buissons favorables à la méditation. Là,
 je serais comme seul dans l'univers ; moi

[a] Je vois bien que l'auteur de cette piécé
 a cru faire merveille de placer ici ce tableau,
 pour contraster avec le précédent ; je comprends
 qu'il veut dire qu'un tems couvert ne l'attristera
 pas, comme un tems orageux ne l'effraiera pas.
 Mais il n'a su ni amener heureusement son ta-
 bleau, ni le rendre intéressant.

[b] Cette *innocente gaieté* des vendangeurs
 & des vendangeuses est bien ridicule. Apparem-
 ment l'auteur n'avait vu de vendanges que celles
 de Clarens où presidait Julie. Pour moi, je trouve
 fort dégoûtante la gaieté tumultueuse, indécente
 & grossière de nos vendangeurs.

œil mesurerait la hauteur des escarpemens de la rive opposée; il suivrait le cours vague de l'eau coulante, [a] les faibles ondes, les légères cascades; je sentirais le gazon frémir sous moi : doucement assoupi par le murmure des flots, goûtant la fraîcheur de l'ombre & jouissant du repos de la solitude, je me livrerais à une voluptueuse mélancolie, & souvent sans penser, sans raisonner, sans éprouver aucun sentiment distinct, les longues soirées de l'été passeraient comme un instant. Que j'oublierais aisément, dans ma rêverie, un monde qui n'existerait plus pour moi! Ce rideau de verdure m'en ôterait la vue : je m'oublierais moi-même; il ne me resterait qu'un sentiment doux, général, confus, presque inaperçu, d'existence & de bonheur.

J'irais éviter l'ardeur de la canicule sous

[a] Cette épithète n'est pas fort nécessaire, & je conviens qu'en prose toute épithète qui ne produit pas un grand effet, doit être supprimée. Mais je ne crois pas qu'il en soit de même en poésie; l'épithète y sert à désigner sous quelle face on veut faire envisager l'objet qu'elle accompagne; & quand Homère dit *le lait blanc*, ou *l'onde humide*, bien loin de trouver ces épithètes ridicules, je les trouve poétiques. Retranchez-les, & le mot ne fait plus image.

ces arbres , dont les branches touffues confondent leur ombrage : comme la fraîcheur saisirait mon corps en entrant sous cette voûte de feuillage ! Qu'elle s'insinuerait agréablement dans mes membres fatigués de ce court trajet ! Le calme brûlant , répandu sur les campagnes , devient une jouissance pour le spectateur qui en est préservé ; si le zéphir rafraîchissant s'élève , il ne voit point sans plaisir , des moissons dorées ondoyer sur la face de la terre fertile , mere de l'abondance ; un nuage léger semble voltiger sur les champs agités ; un frissonnement léger parcourt la plaine. Assis dans ce lieu champêtre , avec quel intérêt ne verrais-je point le bled mûrir par les chaleurs , tomber tout autour de moi sous la faux aiguîsée du moissonneur ! Que je me plainrais à voir abattre , éparpiller , entasser l'herbe des prairies ! Combien sa douce & fraîche odeur me semblerait préférable à tous les parfums ! . Tout me plairait ; tout me toucherait ; je ne verrais par-tout que le bonheur.

O ciel ! que de fois mes regards se porteraient vers toi ! Je sens que la nature me forma pour te contempler. Blanchi par le crépuscule , embelli des plus vives couleurs par la main de l'aurore , azuré par le soleil du printems , étincelant de mille feux dans

les belles soirées de l'été, obscurci & rembruni par les vapeurs de l'automne; soit que les nuages, dont tu formes ta parure variée, s'entaient, s'entr'ouvrent ou se dispersent; soit que l'astre du jour les enflamme d'or & de pourpre, ou que l'astre de la nuit les argente... Toujours magnifique & majestueux, tu attires les regards; ton aspect imposant parle à l'ame attentive: elle s'agrandit & s'élève à celui dont tu nous annonces si hautement la gloire.... Eh! comment te voir sans penser à lui?

La constante variété que mettrait dans mes occupations & dans mes plaisirs la succession même des saisons, préviendrait l'ennui: [a] la décoration de la terre, toujours

[a] On parle quelquefois de l'uniformité, de la monotonie de la vie champêtre... Ah! c'est notre misérable vie champêtre sociale qui est monotone. La nature monotone! Elle n'est jamais un instant la même. Rien au monde n'est moins uniforme qu'une vie champêtre: mais on ne la fuit pas même à la campagne. On n'y voit rien, on n'y jouit de rien... Faut-il s'étonner qu'aux approches de l'automne tous ces prétendus amateurs de la campagne s'empressent de regagner la ville? Que feraient-ils l'hiver sans assemblées, sans bals, sans spectacles? Ils n'auraient plus que la nature; ils seraient trop à plaindre! Ils ne vivraient pas!

nouvelle

nouvelle, toujours belle, pourrait-elle me laisser? L'automne pluvieuse, le triste hiver, ont aussi leurs charmes. J'observerais ces variations insensibles, uniformes, que fixa l'Auteur de la nature, & j'y reconnaîtrais sans peine, j'y admirerais, d'un cœur attendri, sa sagesse & sa bonté.

Ainsi je vivrais heureux; ainsi mon bonheur serait affranchi de la dépendance des hommes & du sort : car il ne consisterait qu'à jouir de la nature, à se laisser aller à son cours, à éprouver de mois en mois, de saison en saison, les sentimens qu'elle doit inspirer.

O simple & rustique *Théocrite* ! & vous, vertueux amis, *Kleist*, *Gesner*, disciples aimables du sentiment & de la nature, j'apprendrais de vous [a] à voir avec ravissement ce spectacle divin, que tant d'hommes contemplent avec froideur. En vous lisant, l'œil s'exerce à en appercevoir les moindres beautés. *Saint-Lambert*, j'aime-

[a] Cela me paraît très-bien vu. Voilà l'usage qu'il faut faire des poètes champêtres; voilà pourquoi cette lecture doit être l'étude du campagnard, qui ne veut rien perdre des plaisirs que la nature offre en abondance à la vue, à l'imagination & au cœur de l'homme,

rais à parcourir avec toi une campagne riante; tes tableaux plaisent à mon esprit, & tu te joues autour de mon cœur. L'intéressant *Vanier*e amuserait souvent mes loisirs par la peinture naïve des soins champêtres. La touche molle & élégante de *Virgile* me charmerait; son enthousiasme m'entraînerait... J'entends son traducteur: par quel art *Delille* a-t-il su faire passer dans ses vers l'harmonie & la précision de son modèle? Par quelle faveur des muses a-t-il pu l'égaliser quelquefois? La langue des Français n'est plus la même dans ses chants; elle exprime à son gré tous les sons divers: je ne la reconnais plus... Mais, ô *Thompson*, sublime & ravissant *Thompson*, amant favorisé de la nature, qui la vit, qui la peignit jamais comme toi? C'est elle, elle-même, & non pas son image: mon cœur est entre tes mains; il s'échauffe jusqu'à l'enthousiasme; tout s'anime, tout vit sous tes pinceaux; les larmes délicieuses de l'attendrissement ont obscurci mes yeux... Oh! sois toujours avec moi. Chaque page me touche, chaque ligne me plaît, chaque mot est le sentiment & l'énergie... Et toi, peintre de l'innocence, divin *Milton*, combien tes tableaux enchanteurs émeuvent, épurent mon âme: à ta voix, ma demeure fortunée

& bénie semblerait se changer en un nouvel Eden. [a]

[a] On me demandera peut-être à qui je crois que cette longue rapsodie puisse plaire. A ceux qui ont, comme moi, quelques rapports dans le caractère avec l'auteur; à quelque amateur de la campagne; à quelque littérateur indulgent, à qui de la chaleur, deux ou trois images heureuses, deux ou trois sentimens bien exprimés, font oublier mille défauts. Je conseille à tous les autres, aux gens froids, aux gens frivoles, aux gens d'esprit, aux gens de goût, &c. de ne pas lire mon bon *Germain* : car qu'y a-t-il entre eux & lui ?

(*La suite au Journal prochain.*)

IV. *Collection complete des œuvres de M. Charles Bonnet, in-4. & in-8. A Neuchâtel 1779. Tomes V & VI in-8.*

Ces deux volumes, qui contiennent les *considérations sur les corps organisés*, deviennent très-intéressans par le grand nombre d'additions qu'ils renferment, & dans lesquelles on trouve un exposé succinct des principales découvertes faites depuis la première publication de cet ouvrage, sur les diverses questions que M. Bonnet y a traitées. En considérant la multitude de faits nou-

veaux que ces additions présentent , on est frappé des rapides progrès de notre siècle dans la connaissance de la nature ; & si jamais la grande question de l'origine & de la reproduction des êtres vivans peut être décidée, il semble que c'est de nos jours qu'elle doit l'être. En attendant de nouvelles lumières à cet égard , contentons-nous de remarquer l'accord singulier de la plupart des observations avec l'hypothèse de M. Bonnet, comme une chose bien digne de l'attention des naturalistes.

On fait qu'il était parti de ce principe , qu'il n'y a point de *génération proprement dite*, & que ce que nous appelons ainsi, n'est que le développement de parties déjà existantes , mais que leur extrême petitesse ou leur peu de consistance dérobaient à nos regards. Ce principe , fondé sur ce qu'on observe chez les animaux ovipares , où le germe préexiste à la fécondation , reçoit un nouveau degré d'évidence par les découvertes de M. l'abbé Spallanzani [a] , “ qui a prouvé de la manière la plus rigoureuse que ce qu'on nomme le frai ou les œufs de la grenouille , n'est que le têtard lui-même , préexistant en entier à la fécondation. . . Il a étendu ces belles recherches à différentes espèces de grenouilles

[a] Tome V, page 279.

& de crapauds , ainsi qu'aux salamandres aquatiques , & il s'est convaincu par ses propres yeux , que dans toutes ces especes , l'embrion préexiste en entier à la fécondation. „ De semblables faits ne doivent-ils pas paraître à tout naturaliste sans préjugés , comme ils ont paru à M. Bonnet , “ une nouvelle présomption bien forte en faveur de la préexistence des germes dans les ovaires des grands vivipares ? „ Et si l'on ajoute à cela une autre observation du même M. Spallanzani [a] , qui prouve que dans les plantes “ le germe préexiste dans la graine à la fécondation , en sorte que des graines sur lesquelles la poussière fécondante n'avait pu agir , n'ont pas laissé de produire ; si l'on réfléchit en même tems sur les faits qu'offre le poulet , & sur ce nombre prodigieux d'animaux qui multiplient sans aucune copulation , comme quantité d'animalcules des infusions , les polypes de mer & d'eau douce , les pucerons , divers coquillages , &c. ne se persuadera-t-on pas de plus en plus que la fécondation ne produit rien , & qu'elle ne fait que modifier plus ou moins ce qui était auparavant préformé ? „

Cette préexistence des germes une fois admise , il reste à savoir d'où viennent ceux

[a] Ibid. page 316.

que nous voyons se développer actuellement. Tous les germes d'une même espece ont-ils d'abord été renfermés les uns dans les autres pour se développer successivement ? ou bien ont-ils été répandus par-tout de maniere qu'ils parviennent à se développer dès qu'ils rencontrent des *matrices* convenables ? Sans décider entre ces deux hypotheses, M. Bonnet avait laissé voir qu'il penchait en faveur de la premiere ; raisonnant par analogie , d'après ce qui s'observe dans les végétaux & chez les polypes, où l'emboîtement est visible. Mais une preuve bien forte de sa réalité est celle qui se tire des nouvelles observations sur le *volvox* ; c'est un animalcule dont le corps membraneux & diaphane laisse appercevoir dans son intérieur de petites spherés qui sont de véritables *volvox* aussi transparens que leur mere , & dans l'intérieur desquels on en découvre d'autres encore. " Ce sont donc réellement autant de générations emboîtées les unes dans les autres. M. Spallanzani [a] a pu découvrir ainsi jusqu'à la troisieme génération dans cet animalcule , & quelques observateurs sont même parvenus à y démêler jusqu'à la cinquieme. „ Qu'on me permette de rapporter encore une expérience bien singuliere , tentée par M. Achard ,

[a] Tome VI, page 330.

& qui sert à prouver que c'est sur-tout en excitant l'irritabilité que la liqueur fécondante anime le germe & le met en état de se développer, comme M. Bonnet l'avait imaginé [a]. M. Achard a essayé de substituer à la chaleur empruntée d'un four, l'action du fluide électrique, pour faire éclore des poulets. Il est vrai qu'il n'en a point encore amené à terme par ce procédé si nouveau; mais il en a vu un se développer jusqu'au huitième jour, qu'un accident malheureux déranger l'appareil électrique : preuve qu'il n'est pas impossible de réussir.

Autant les nouvelles observations paraissent favoriser le système de M. Bonnet, autant sont-elles contraires à celui de M. de Buffon, le plus éloquent des défenseurs de l'*épigénèse*. Contentons-nous d'en rapporter quelques-unes, pour mettre le lecteur en état de prononcer.

Et d'abord, comment admettre encore que l'embryon résulte du mélange des deux liqueurs féminales; maintenant que des observations exactes nous ont appris que le nombre des animaux qui multiplient sans le concours des sexes, est probablement plus grand que celui des animaux dont la propagation s'opère par ce concours; main-

[a] Ibid. page 415.

tenant que les expériences sur les reproductions animales nous montrent une foule de productions organiques dont l'évolution s'opère sans l'intervention d'aucune liqueur féminale? On est même parvenu à féconder par art des œufs de crapaud & de fau-
mon, en les arrosant avec la liqueur tirée des vaisseaux spermatiques du mâle; & ce qui est plus surprenant encore, c'est qu'on a vu se développer ainsi des œufs tirés du corps d'une femelle morte depuis quatre à cinq jours & déjà corrompue au point de rendre une odeur fétide. [a] Enfin n'est-il pas démontré par des dissections réitérées & par les observations les plus exactes, qu'il n'existe point de véritable liqueur féminale dans les femelles; que les *corps jaunes* qui, suivant M. de Buffon, doivent contenir cette liqueur, ne se trouvent que très-rarement, & toujours dans des femmes grosses ou accouchées depuis peu, mais jamais dans les vierges; & qu'enfin la liqueur renfermée dans ces corps jaunes, n'a pas la moindre analogie avec la semence, & ne contient absolument point de globules mouvans ou de particules organiques vivantes? [b]

Que doit-on penser encore des *moules*

[a] Tome VI, page 360 & suiv.

[b] Ibid. page 395 & suiv.

intérieures & de ces fameuses *molécules organiques* préparées dans ces moules; s'il est démontré que des parties retranchées aux parens, pendant plusieurs générations consécutives, reparaissent opiniâtrément dans les enfans; s'il est prouvé qu'il n'existe pas deux individus qui se ressemblent exactement par les os, les muscles, les nerfs, & sur-tout les vaisseaux; s'il est hors de doute que ces molécules organiques sont de véritables animalcules, qui ont leur manière propre d'engendrer, toujours régulière, toujours constante & uniforme dans chaque espèce; [a] & si la semence a la vertu de féconder, lors même qu'elle est dépourvue de ces vers spermatiques, pris par M. de Buffon pour des molécules organiques, & sans lesquels il ne croyait pas que la liqueur féminale pût rien produire? [b]

Comment se persuader enfin qu'il puisse y avoir des *générations spontanées*, ou qui ne doivent leur origine qu'à un concours fortuit de molécules, après qu'un observateur aussi attentif que déprévenu, a vu ces mêmes anguilles de la colle de farine, qu'on avait supposées produites par cette voie, offrir à ses regards des animaux mâles &

[a] Tome VI page 390.

[b] Ibid. page 363.

femelles, des œufs & des petits vivans, & enfin de vrais accouplemens? [a] lorsqu'en un mot les expériences les mieux faites & les plus répétées concourent uniformément à établir que les générations sont par-tout régulières & uniformes dans chaque espèce; & que depuis l'animalcule des infusions, jusqu'à l'homme, depuis la moisissure, jusqu'au chêne, tout s'opère dans la multiplication de chaque espèce, d'une manière constante, univoque, invariable?

Je ne multiplierai pas davantage les citations, quoique je n'aie fait qu'indiquer les observations qui m'ont paru le plus directement relatives à la grande question traitée dans ces deux volumes, & que je n'aie point parlé de quelques autres découvertes non moins surprenantes, telles que celles des académiciens de Luzace, sur les abeilles, &c. Ce que j'ai rapporté, me paraît suffisant pour montrer combien sont intéressantes les notes ajoutées par M. Bonnet à cette nouvelle édition de son livre.

La crainte de fatiguer le lecteur par de trop longues discussions, m'a empêché de rien dire sur les mulets & les monstres, dont une connaissance exacte est très-importante pour la théorie de la génération. C'est dans

[a] Tome VI, pages 313 & 314.

l'ouvrage même de M. Bonnet qu'il faut lire les détails dans lesquels il est entré là-dessus. Les personnes qui voudront consulter son livre, y verront qu'à ces deux égards encore, les faits concourent à établir que le germe réside originairement dans la femelle ; puisque la plupart des mulets qu'on a examinés, ont paru tenir moins de leur pere que de leur mere ; & que par rapport aux monstres , plusieurs observations favorisent l'hypothese qui attribue leur origine à des *causes accidentelles*.

N'est-il pas bien étonnant , après tout ce qu'on vient de lire , que M. de Buffon persistant dans son système , n'ait pas répondu un seul mot à tant d'objections frappantes ; qu'il n'ait pas essayé d'expliquer en sa faveur , au moins quelques-uns des faits qui lui étaient contraires ? Aurait-il ignoré les observations que j'ai rapportées ? Cela n'est pas possible. Aurait-il dédaigné d'entrer en lice avec ceux qui l'ont combattu ? Je ne me permettrai jamais de le croire. Quelle peut donc avoir été la cause de son inconcevable silence ? C'est un problème que je n'entreprendrai pas de résoudre. Mais ce qui me paraît n'en être plus un, c'est la ruine de son système , à moins qu'il ne vienne à bout de démentir les faits que nous avons cités. Car du moment qu'on les admet, on

voit bien qu'il ne peut plus rien rester à M. de Buffon, *absolument rien de tous les faits principaux sur lesquels il fondait son système : plus de molécules organiques , plus de moules intérieurs , plus de liqueur séminale dans les corps jaunes , plus de globules mouvans dans cette liqueur , comme le dit M. Bonnet , tome VI , page 399.*

*V. Rencontre dans la forêt des Ardennes.
Suite.*

Tourmenté par une inquiète ardeur , par le soin gênant de contraindre les mouvemens de son cœur , par la jalousie , par tout ce qui irrite les peines d'une passion vive & délicate , toujours réprimée & toujours sentie , cent fois le sire de Rosemont forma le dessein de fuir la fille de Mainfroy ; mais l'amitié que lui montrait le comte , sa prédilection en sa faveur , ses égards , ses caresses , ne lui permettaient pas de s'éloigner du château sans un prétexte apparent. Aucun ne se présentait à son esprit. Peut-être , trompé par sa tendre faiblesse , accordait-il au penchant de son cœur ce qu'il croyait donner à la bienséance , au respect dû à son parent , à la reconnaissance de ses bontés.

Blanche lui marquait aussi une forte de préférence ; il était devenu nécessaire à ses

amusemens & même à ses plaisirs. Enguerrand possédait les talens qu'elle aimait , cultivait les arts qu'elle étudiait. Souvent il guidait sa main & ses crayons quand elle dessinait ; il accompagnait sa voix sur plusieurs instrumens , savait en faire paraître les sons plus flatteurs & plus touchans ; il exécutait avec précision les ballets figurés , où elle se plaisait à développer les graces de sa personne & la légèreté de ses pas. Quelquefois ils passaient ensemble des heures entières , dans le cabinet du comte , à composer des vers dont le respectable vieillard était le sujet & le juge. Enguerrand céda toujours à Blanche la gloire de remporter le prix , & retenait le feu de son génie , pour laisser briller celui de sa belle émule.

Blanche ne remarquait-elle point les qualités distinguées d'Enguerrand ? *Pardonnez-moi.* En était-elle touchée ? *Peut-être.* Ne lisait-elle pas dans ses yeux , dans son cœur ? Ne lui savait-elle pas gré de sa réserve , de son respect ? *Eh , mon dieu , non !* Par une suite de cette éducation , cause des erreurs & des fautes de l'héritière de Réthel , cette réserve , ce respect lui déplaisaient. La conduite du sire de Rosemont contrariait un desir caché au fond du cœur de Blanche ; elle craignait de le montrer : elle eût rougi de le laisser deviner ; mais elle voulait le sa-

tisfaire, & le voulait fortement. Accoutumée à voir ses souhaits s'accomplir à l'instant où elle les formait, pouvait-elle supporter l'espece de résistance que pour la première fois on opposait à sa volonté?

Au commencement du séjour d'Enguerrand à Réthel, Blanche avait attendu de son agréable parent ce tribut de louanges, cette admiration, ces hommages serviles que l'habitude d'en être l'objet rend plus flatteurs & souvent insipides, mais dont le refus blesse l'amour-propre, & quelquefois l'irrite. Elle s'étonna de ne point appercevoir dans les égards d'Enguerrand les empressemens de l'amour, de ne point entendre de sa bouche l'aveu d'une passion qu'elle inspirait à tous ceux dont elle se voyait environnée. Qui défendait le comte de Rosemont contre ses charmes? Comment, si prompt à l'obliger, négligeait-il de lui rendre des soins? Comment, avec tant de complaisance, d'esprit, d'agréments, montrait-il si peu d'envie d'être remarqué?

Ces questions que Blanche se faisait à tout moment, lui donnerent une extrême curiosité. Un intérêt plus vif se mêlant à cette curiosité, la rendit pressante & bientôt pénible; elle s'en occupa. Des idées confuses agiterent son esprit; elle voulut les fixer. Ses observations devinrent sa principale affaire,

& l'unique objet de sa constante application.

Malgré l'extrême attention d'Enguerrand sur lui-même, le secret de son cœur était à chaque instant prêt à lui échapper. Ses yeux ne rencontraient jamais ceux de Blanche, sans exprimer le sentiment qu'il s'efforçait de cacher. En lui parlant, en chantant avec elle, sa voix prenait des inflexions plus douces & plus tendres. Le plaisir, la langueur, l'embarras & la crainte se peignaient tour-à-tour sur ses traits. Blanche l'examinait, doutait, espérait. Quelquefois elle se croyait aimée, voyait les lèvres du sensible Rosemont s'entr'ouvrir, attendait l'aveu souhaité, l'encourageait à le prononcer, par des regards qui semblaient lui demander de la confiance. Mais loin de profiter de ces favorables instans, il en appercevait seulement le danger, tremblait de ne pouvoir contenir l'agitation de ses sens, la violente émotion de son ame. Il se recueillait en lui-même, baissait les yeux, soupirait, se taisait.

Blanche s'irritait de l'inutilité de ses tentatives, renfermait à peine son dépit & son impatience. Elle se demandait tout bas : conserve-t-il de l'indifférence ? a-t-il l'art d'en feindre ? qu'attend-il de cet opiniâtre silence ? craint-il de parler, ou n'a-t-il rien à dire ? veut-il mortifier ma vanité, ou satisfaire la sienne ? a-t-il le projet de me prouver qu'il

est possible de me voir , de m'entendre , de vivre familièrement avec moi , sans m'aimer , sans même desirer de me plaire ?

Malheureusement pour le sensible & timide amant de Blanche , ces dernières idées s'imprimerent fortement dans son esprit. L'humeur & la prévention lui firent attribuer à l'orgueil du sire de Rosemont ce silence gardé par de si nobles motifs. Son cœur rejetait la pensée de lui être indifférente ; mais en le supposant amoureux , elle se trouvait offensée de la contrainte qu'il s'imposait. Une excessive vanité pouvait seule l'engager à se taire. Sans doute il lui paraissait plus glorieux d'étouffer ses sentimens , que d'en risquer l'aveu. Il n'avait pas une assez haute opinion de l'objet de sa tendresse , pour en attendre son bonheur ; il ne lui accordait , ni assez de lumières pour discerner son mérite , ni assez de générosité pour préférer d'éminentes qualités au vain éclat dont brillaient ses rivaux. Le fier , le superbe Enguerrand ne voulait rien devoir à l'héritière de Réthel ; il craignait de la rendre l'arbitre de son fort , & ne daignait pas entrer en lice pour disputer un prix qu'il tiendrait seulement de sa faveur & de ses bontés.

Livrée à ces réflexions , Blanche eut d'abord assez d'empire sur elle-même pour cacher le dépit qu'elles lui causaient. Cette contrainte

trainte aigrit ses chagrins. Son humeur devint inégale & souvent fâcheuse. Tout lui déplut, tout l'importuna. Elle cessa de s'occuper de plaisirs & de fêtes, abandonna ses crayons, sa harpe, ses études, sa plume, tous les amusemens qu'elle avait coutume de partager avec le sire de Rosemont; elle évita de le voir, de l'entendre, de lui parler.

Avec quelle surprise, avec quelle douleur il vit ce changement si subit & si marqué! Blanche l'éloignait d'elle; Blanche fuyait sa présence & son entretien. Pourquoi lui retirait-elle sa confiance, ses bontés? Se ferait-il trahi? Connaissait-elle le penchant de son cœur? s'offensait-elle d'une ardeur réprimée avec tant de soin? le punissait-elle d'une passion involontaire? le soupçonnait-elle de nourrir une vaine espérance? Plus il craignait de s'être laissé pénétrer, plus il s'observait, plus il renfermait son trouble, ses inquiétudes, & s'efforçait de cacher sa tristesse. Blanche, toujours attentive aux mouvemens du sire de Rosemont, s'aperçut de ce redoublement de réserve; il excita sa colère & son indignation. Loin de continuer à s'éloigner d'Enguerrand, elle saisit au contraire toutes les occasions de l'approcher d'elle, mais pour l'affliger, pour lui faire sentir des peines cruelles. Des railleries amères, des dédains marqués, une hauteur

révoltante & soutenue, l'affectation de relever devant lui les avantages dont la fortune le privait, une continuelle application à le mortifier, à lui montrer de l'aversion, même du mépris, livrèrent enfin l'aimable Enguerrand à cette sombre mélancolie, à cet abattement, à ce désespoir où tombe l'homme sensible & fier, qui, cédant à la force, frémit de l'insulte dont il ne peut repousser l'atteinte, se sent accablé sous le poids de l'injure dont il ne peut se promettre ni la réparation ni la vengeance.

Un soir que, se promenant avec lui, Blanche se faisait une maligne joie de remarquer son trouble, épuisait sur lui les traits piquans de l'ironie, s'amusait de ce cruel badinage, Enguerrand s'arrêta, la contraignit à s'arrêter aussi; & s'éloignant de quelques pas, fixant sur elle des regards qui exprimaient à la fois le dédain & la colère: non, s'écria-t-il, vous n'êtes point la fille de Mainfroy; vous n'êtes point cette Blanche, dont le naturel aimable, dont l'âme généreuse relèvaient les charmes à mes yeux, les rendaient si puissans sur mon cœur. Non, vous n'êtes point cette Blanche adorée en silence, que la triste médiocrité de ma fortune me forçait d'aimer sans dessein, sans projet, sans espérance, & que pourtant je me trouvais heureux d'aimer. Non, vous

n'êtes point la divinité révérée du plus tendre des amans ; vous êtes une furie cachée sous ses traits. Inhumaine, ne vous applaudissez plus d'un barbare triomphe ; vous perdez enfin le pouvoir de déchirer un cœur où vous régnez trop long-tems. Je méprise un vil asservissement, & je brise à jamais des liens que je rougis d'avoir chéris. En prononçant ces derniers mots , il tourna les pas vers une route qui conduisait hors du parc , & s'éloigna avec tant de vitesse , que Blanche le perdit de vue à l'instant où elle allait le rappeler.

Dans quelle situation d'esprit les paroles & la fuite d'Enguerrand la laissaient ! Le voile étendu sur ses yeux , venait de se lever ; les vains prestiges de l'illusion se dissipaient. Enguerrand l'aimait. Ce n'était point sa fierté, c'était l'inégalité de leurs fortunes , qui contraignait son amour au silence. Ah ! s'écria-t-elle en laissant couler des larmes d'attendrissement & de regret , périssent tous les biens qui m'ont privée de la douceur d'entendre Enguerrand me dire , *je vous aime* ; & maudit soit le méprisable orgueil qui m'a portée à l'affliger , à l'insulter , & conduite à le perdre !

Restée à l'endroit où elle venait de voir disparaître le sire de Rosemont , consternée , immobile , appuyée contre un arbre , sentant

ses forces prêtes à l'abandonner, elle fut retirée de cet anéantissement par la voix de plusieurs de ses femmes qui la cherchaient & répétaient le nom d'Enguerrand & le sien. Le comte de Réthel se trouvait mal, & la demandait. L'effroi se joignant à son trouble, il fallut l'aider à marcher. Arrivée dans la chambre de Mainfroy, l'état où elle vit ce pere chéri, lui fit répandre de nouvelles larmes. La tendresse filiale suspendit les chagrins de l'amour. Blanche s'occupait toute entière à servir, à consoler l'auteur de ses jours. La maladie du comte, alarmante d'abord par ses symptômes, se tourna en langueur. Elle fut longue; sa fille ne quitta jamais sa chambre, lui prodigua tous les secours de l'art, tous les soulagemens de l'amitié, tous les soins adoucissans de la complaisance & de la tendresse : mais rien ne put remédier à l'épuisement de la nature ; & Blanche eut la douleur de voir expirer son pere entre ses bras.

Au milieu des regrets & des pleurs qu'excitait une perte si sensible, l'éloignement du sire de Rosemont, l'incertitude de son sort aigrissaient le profond chagrin de Blanche. Cent fois, pendant la maladie du comte, elle avait envoyé à Rosemont : Enguerrand n'y était point retourné. Désespérant de le revoir jamais, elle éloigna de Réthel tous ceux que le dessein de lui plaire y retenait encore.

Dans la crainte d'être importunée plus long-tems, elle annonça la résolution qu'elle prenoit de rester libre & de vivre retirée. Ce château, où les plaisirs régnaient peu de mois auparavant, devint une solitude, où l'héritière de tant de riches possessions se renferma. La maison de son pere & la sienne continuèrent de vivre agréablement à Réthel, pendant que Blanche occupant un pavillon isolé, refusait d'être accompagnée, d'être servie, laissait à peine deux ou trois de ses femmes l'approcher, & s'abandonnait à la plus sombre mélancolie.

Le tems ne la diminuait point. De noirs pressentimens l'assuraient qu'Enguerrand n'existait plus. L'inutilité des recherches déjà faites, le retour des messagers qu'elle envoyait sur toutes les routes, redoublaient son inquiétude & ses craintes. En partant de Réthel, le sire de Rosemont y avait laissé ses chevaux & ses gens. Blanche les y retenait. Quelquefois elle pensait qu'il y reviendrait ; mais trompée dans sa longue attente, elle ne cessait de pleurer, de gémir. D'amers reproches, une extrême douleur, un vain repentir, des remords, empoisonnaient tous les momens de la belle & infortunée dame de Réthel.

Où se cachait donc cet amant irrité ? Qu'était-il devenu ? Par quelle fatalité le

54 JOURNAL HELVETIQUE.

secrèt & le mystère l'arrachaient-ils toujours aux douceurs dont l'amour voulait le combler ? Que faisait le sire de Rosemont pendant que Blanche baignée de pleurs , passait une partie du jour à l'endroit du jardin où elle l'avait perdu de vue , où elle croyait encore entendre les accens de sa voix , où ses regards s'attachaient sur cette route où il semblait voler pour la fuir , où souvent prosternée devant l'Etre suprême , elle le suppliait de lui accorder la mort , ou le retour d'Enguerrand ? Hélas , il était bien éloigné de soupçonner Blanche de ces tendres sentimens , de se croire l'objet de ses desirs , de ses craintes , de toutes les agitations de son cœur !

Furieux en la quittant , guidé par son désespoir , il marcha le reste du jour & la nuit entière sans s'arrêter , sans savoir où il allait. Excédé de lassitude , au lever de l'aurore , il se vit dans une plaine où des troupeaux étaient parqués. Il demanda du lait , en but un peu , & continua de marcher. A l'entrée de la nuit , il parvint à la forêt des Ardennes , s'y enfonça , suivit un chemin frayé , qui le conduisit dans un lieu sauvage & très - fourré. L'obscurité ne lui permettant pas d'avancer plus loin , il s'arrêta , s'assit sur le tronc d'un arbre renversé à terre ; & cédant à l'assoupissement que lui

causait une extrême fatigue , il s'endormit.

Le chant des oiseaux & les premiers rayons du jour l'éveillèrent. En ouvrant les yeux , il vit à ses côtés un vénérable hermite , courbé sous le poids des ans. Sa physionomie noble & son air paisible imprimaient le respect , & semblaient inviter à la confiance. Surpris à son aspect , le sire de Rosémont ne put remarquer sans émotion l'intérêt & l'attendrissement qui se peignaient sur le visage de l'hermite en le considérant. Il voulut lui parler ; mais des pleurs longtemps retenus s'échappèrent de ses yeux , étoufferent sa voix , & lui laissèrent seulement la liberté de montrer sa reconnaissance par une inclination. L'hermite prit une de ses mains , la pressa doucement , & le regardant avec bonté : ô mon fils , lui dit-il , qui peut vous affliger à cet excès , dans l'âge où la douleur devrait être étrangère à votre ame ? Regrettez-vous un pere , un ami , un frere , une sœur chérie ? Quelle perte excite ces soupirs attendrissans , ces larmes dont votre visage & votre sein s'inondent ? Est-ce une fortune contraire , est-ce une passion malheureuse , qui vous réduit à ce triste oubli de votre raison ?

Hélas ! c'est ma seule faiblesse , dit Enguerrand en se jetant dans les bras de l'hermite ; je n'ai rien perdu , je ne possédais

rien. Une imagination séduite , un cœur prévenu me présentaient le bonheur, & ne me le promettaient pas. J'aimais des vertus unies à la beauté. La présence d'une fille douée de mille charmes , répandait dans mon ame je ne fais quelles douces influences dont le pouvoir m'attirait , me retenait , me fixait près d'elle. O mon pere ! je n'ai perdu qu'une illusion ; elle me trompait , mais elle me rendait heureux. Ah ! pourquoi , pourquoi ne suis-je pas mort avant d'éprouver une si cruelle révolution dans tous mes sentimens ? Puis-je vivre , & mépriser & haïr Blanche , cette Blanche à qui l'amour élevait un autel au fond de mon cœur !

L'hermite connaissait trop par sa propre expérience, combien les passions ont de force, pour s'étonner des mouvemens du jeune affligé , ou pour combattre leur violence par de froides représentations. Il le plaignit , mêla des larmes à ses pleurs , lui montra de la complaisance, de la douceur & de la bonté. Peu à peu il l'engagea , par ses prières , à se calmer , à le suivre , à venir prendre du repos & de la nourriture dans son hermitage. Enguerrand n'osa résister à son âge ni à ses instances ; il se laissa conduire à l'habitation du bon vieillard : la crainte de le désobliger le rendit docile à ses conseils , & lui soumit sa volonté.

La demeure de l'hermite n'était pas éloignée. Elle consistait en une cabane assez spacieuse, environnée de grands arbres qu'entourait une haie de ronces & d'épines, capable de défendre aux bêtes fauves l'entrée de l'enceinte qu'elle formait, & de cacher cette retraite à tous les yeux. Deux pieces plus petites se trouvaient au fond de la première : l'une servait d'oratoire, l'autre était remplie des provisions nécessaires à la vie, & des vases propres à les apprêter. Un bûcheron, attaché à l'hermite par ce seul emploi, allait les chercher à la ville prochaine. De cette espece d'office, on passait sous une voûte couverte de lierre : elle conduisait à un petit jardin traversé par un ruisseau d'eau courante. Des fruits, des légumes & des fleurs cultivés avec soin, mêlaient en ce lieu l'agrément à l'utilité. Une extrême propreté ôtait à cette simple habitation l'air de la rusticité, annonçait dans le sage qui s'en contentait, le goût de la retraite, & non l'abandon de soi-même, & des occupations capables de dissiper l'ennui d'une profonde solitude.

Le sensible vieillard pressa son hôte de manger des mets qu'il lui présentait, & de prendre d'une liqueur fortifiante & balsamique. Enguerrand obéit. Il ouvrit son cœur à l'hermite, lui demanda ses avis sur l'embaras-

fante position où il se trouvait. La seule idée de revoir Blanche révoltait tous ses sens ; il ne voulait point retourner à Rosemont ; son brusque départ du château de Réthel devait avoir surpris Mainfroy. Il voudrait en faveur la cause , enverrait la lui demander : comment s'excuserait-il ? comment refuserait-il de le revoir ? sur quel prétexte rejeter sa fuite , le peu d'égard montré au comte , & l'ingrat oubli de son amitié.

L'hermite ne le voyant pas assez tranquille pour fixer ses idées , lui proposa de rester un peu de tems avec lui : ils pourraient se consulter à loisir , examiner ensemble si Enguerrand devait abandonner la Champagne , & vendre ses héritages pour s'éloigner à jamais du Réthelois. Cette proposition fut acceptée. L'hermite sonna du cor ; peu de momens après , le bûcheron dont il se servait parut. Il l'envoya à la ville , d'où il rapporta le soir sur des chevaux un petit lit tout neuf , un habit pareil à celui du vieillard , du linge , tout ce que l'hermite hospitalier pensait être utile au nouveau solitaire.

Voilà donc le tendre Enguerrand devenu le compagnon , l'ami , l'enfant chéri du vénérable habitant de la forêt des Ardennes. Il partage ses occupations , cultive avec lui son jardin , arrose ses fleurs , & pare dès le matin l'autel du petit oratoire , se joint à

lui dans ses pieux exercices, l'aide à marcher quand il entreprend une longue promenade, le console quand il se plaint, le soulage quand il souffre, le nomme son pere, lui montre une affection filiale, & jamais le desir curieux de pénétrer les raisons de sa retraite. Une tristesse habituelle, une mélancolie qu'il se plaît à nourrir, lui rendent le séjour de l'hermitage agréable. Il ne songe point à s'en éloigner, il s'attache tendrement à l'homme dont il se voit aimé; son âge, ses infirmités, le besoin qu'il a de lui, sont des liens puissans pour retenir le sensible, le compatissant Rosemont : plus il croit lui être nécessaire, plus il se détermine à ne jamais l'abandonner; il lui fait part de sa résolution, & le prie de l'approuver.

L'hermite l'écoute avec surprise, avec attendrissement. Son cœur s'émeut, ses yeux se remplissent de larmes; il lève ses mains tremblantes vers le ciel, & s'écrie : ô Providence, dont je respecte les décrets, comment me faites-vous trouver dans le cœur de cet étranger la généreuse pitié que m'ont refusée ceux dont j'avais droit d'attendre de l'amour & de la reconnaissance?

Passant alors ses faibles bras autour d'Enguerrand : l'ai-je bien entendu, lui dit-il, ô mon fils, mon cher fils? voulez-vous, daignez-vous, paré des fleurs de la jeunesse,

vous destiner au triste , au pieux devoir que vous vous imposez ? La main chérie du noble Enguerrand fermera - t - elle les yeux de l'infortuné comte de Moncal ? Une inclination & des pleurs furent l'unique réponse du sire de Rosemont.

L'illustre hermite l'embrassa plusieurs fois ; & reprenant la parole : vous voyez en moi , lui dit-il , un exemple du malheur où conduit un attachement mal placé , trop de confiance & de tendresse. Entre deux princes qui se disputaient de vastes possessions , je choisis le parti du plus faible ; je sacrifiai une partie de mes domaines pour le rétablir dans les siens. Mes amis , mes vassaux , ma fortune , tout fut employé , tout fut prodigué. Le succès de mes soins me consola de mes pertes : sans rien exiger de la reconnaissance de celui qui devait tout à ma valeur , à mon crédit , à mon amitié , je me retirai dans une petite isle dont j'étais le souverain. La plus charmante des créatures m'y suivit : cette compagne adorée y faisait mon bonheur. Hélas ! il dura peu. L'ambition égara son esprit , & corrompit son cœur. Le prince vint passer un mois chez moi ; ma femme lui plut , il la séduisit. L'ingrat , pour qui mon sang avait coulé tant de fois , pour qui j'avais dissipé les trésors amassés par mes peres , osa m'enlever mon bien le

plus cher, arracher de mes bras l'unique objet de toutes mes affections. Je devais peut-être me venger, soulever des peuples que j'avais soumis, renverser un pouvoir encore mal affermi ; mais en punissant un perfide, quel fruit retirerais-je de ma victoire ? La perte de l'ingrat rendrait-elle à une infidelle le charme attrayant de l'innocence ? Elle ne vivait plus pour mon bonheur ; la laisserais-je exister pour ma honte, pour couvrir mon front de rougeur ? pourrais-je la revoir & ne pas me venger ? Il faudrait donc tremper mes mains dans son sang, lui plonger un poignard dans le sein ! Je ne pus supporter cette affreuse idée : j'abandonnai mon isle, ma patrie ; toute l'Italie me devint odieuse. J'errai long-tems, ne sachant où fixer mes pas incertains : je fuyais les villes ; tous les lieux habités renouvellaient mes douleurs. Le hasard me conduisit ici ; l'aspect de ce lieu sauvage me plut, & j'y restai. Depuis quarante ans & plus je vis dans ce désert, non pas heureux, mais tranquille. Mes passions se sont amorties, j'ai cessé d'aimer & de haïr. Long-tems tourmenté par de tristes souvenirs, je suis enfin parvenu à me retracer faiblement mes chagrins, à les rappeler comme l'idée d'un songe pénible. J'ai retrouvé la paix dans cet asyle. O mon aimable & gé-

néreux ami, ma propre expérience m'a appris que le bonheur dont nous croyons jouir est fantastique, que nos maux les plus réels sont toujours exagérés par notre imagination, & que tout est illusion dans la vie, excepté le repos de l'esprit & le calme du cœur.

La suite au Journal prochain.

VI. *Dernier extrait du Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Geneve.*

Nous finirons cet extrait par indiquer quelques-uns des ouvrages les plus intéressans de ce recueil.

Les numéros 41—56 contiennent des actes de différens synodes nationaux des églises réformées de France, depuis 1559 jusqu'en 1659, que s'assembla le dernier.

Le numéro 57 contient une traduction de la légende dorée ou la légende des saints, écrite sur parchemin, enrichie de vignettes, manuscrit de la famille Petau, traduite par M. Johan Golain. Cet ouvrage paraît être du quatorzième siècle, puisqu'il indique dans une table des fêtes nouvelles des saints, celle de S. Thomas d'Aquin, qui fut canonisé en 1223.

Outre un grand nombre d'autres volumes relatifs à l'état des églises réformées de France, M. Senebier rapporte le titre d'un ouvrage assez singulier, dont le titre est :

« Moyens de détruire l'hérésie en France , sans force, sans artifice , sans peine & sans alarmes; dédié au roi de France, le premier janvier 1678, par le R. P. Athanase de S. Charles , religieux carme réformé de Touraine. »

Voici les moyens que ce bon religieux propose au roi :

1°. Défendre aux catholiques de changer de religion.

2°. Permettre aux savans controversistes de visiter les malades de la prétendue religion réformée.

3°. Recevoir les abjurations avant quatorze ans.

4°. Donner de l'argent à ceux qui abjurent.

5°. Défendre l'impression des livres protestans.

Le numéro 81, manuscrit in-folio sur velin, a pour titre : *Histoire de France*; il finit en 1204. On y lit « qu'il fut fait & traduit en français par l'ordre d'Alfonse , comte de Poitiers & de Toulouse, frere de S. Louis. »

64 JOURNAL HELVETIQUE.

M. Senebier a soin d'observer que cet ouvrage est le même que M. de Fontenelle désigne dans la continuation du catalogue ou de la bibliothèque du P. Lelong , numéro 16747 , qui est le numéro 7062 du P. Lelong.

Nous observerons qu'on trouve dans plusieurs bibliothèques considérables , de pareils manuscrits , qui ne sont ordinairement que des compilations & dont le fond est pris dans les chroniques de S. Denis.

Le numéro 83 contient la chronique de *Noël de Tribois* , & renferme les annales de la France , depuis l'origine fabuleuse de la nation jusqu'en 1483. L'auteur , dont on ignore tout , excepté son nom , paraît avoir été témoin de la mort du roi Louis XI. Ce volume écrit sur parchemin , & orné de belles miniatures , est terminé par une notice des rois de Sicile , issus de la maison de France , qui paraît être du même Noël de Tribois.

Le numéro 86 contient la relation du siège d'Orléans par les Anglais en 1428 , suivi des pièces du procès de la Pucelle d'Orléans. Ce dernier recueil est indiqué dans la nouvelle édition de la Bibliothèque du P. Lelong , numéro 1708. Quelques personnes trouveront peut-être que la circonstance la plus remarquable de ce manuscrit est

est d'avoir été donné à la ville de Geneve par J. J. Rousseau. Il ne prévoyait pas alors que sa patrie traiterait un jour ses ouvrages comme les Anglais avaient traité la Pucelle d'Orléans.

Le numéro 94--128 contient en 54 volumes in-4. les mémoires des intendants des provinces de France, rédigés, comme on fait, pour l'instruction du duc de Bourgogne, & dont le comte de Boulainvilliers n'a extrait qu'une partie dans son Etat de la France.

M. Senebier aurait dû s'étendre davantage sur quelques chroniques & histoires manuscrites de la république de Geneve, qui se trouvent simplement indiquées. Telles sont les chroniques de François Bonniard, de Michel Rosel, le Journal de Ballard, qui fut syndic de la république en 1525 & 1530, & qui contient le détail de ce qui se passa à Geneve dans ces tems de crise, où Geneve secoua à la fois le joug de l'église romaine & celui des évêques de Geneve, & se délivra également des ducs de Savoye qui prétendaient si long-tems y exercer des droits de souveraineté.

François Bonniard, autrefois chanoine de S. Victor, & qui fut chargé par le gouvernement d'écrire les annales de Geneve,

mérite également d'être considéré en qualité d'historien exact & instruit.

Nous ne passerons pas sous silence le numéro 148, qui a pour titre *Réglement sur la Maladiere de Chênes*.

Ces réglemens furent dressés vers l'an 1447, pour l'administration d'un hôpital où l'on traitait ceux qui étaient atteints de la lèpre & de quelques autres maladies cutanées. On fait à quel point l'Europe fut long-tems infectée de ces maux cruels qui ont disparu pour faire place à d'autres.

Le pape Félix V établit par une bulle apostolique *Bartolomeus Episcopus Cornetanus*, comme visiteur général des hôpitaux de lépreux de Geneve, car il y en avait deux à la fois. On y apprend deux circonstances également humiliantes pour l'humanité. L'une, qu'au milieu de ces fléaux cruels, des hommes atroces s'approprièrent une partie des fonds destinés au soulagement des lépreux; l'autre, que ces derniers, irrités au milieu de leurs maux par des desirs charnels, se livraient à la débauche, & se mêlaient quand ils pouvaient, avec la partie saine de l'humanité.

“ *Nonnulli utriusque sexus*, dit la bulle du pape, *leprosi, qui ejusmodi eorum infirmitate non obstante cum aliis Christi fidelibus suis conversari non verentur, unde gra-*

via scandala & pericula oriri possunt. „
 C'est-à-dire, que les lépreux étaient encore moins infames que ceux qui exposaient leur fanté avec eux.

Le numéro 146, écrit sur parchemin, contient un monument singulier du quinziesme siecle, intitulé : *Livre des parlemens généraux pour les monnoies.*

On tenait dans le quinziesme siecle des assemblées ou des cours au nom de différens princes, qui s'accordaient ensemble sur les monnoies & tout ce qui en dépendait. Quelques-uns de ces parlemens s'assemblerent à Geneve. On verra mieux la forme de ces cours singulieres en lisant tout l'article qui suit, tel que M. Senebier nous l'a donné avec des remarques.

On y trouve un acte qui établit la forme de ces assemblées, & il est accompagné des signatures originales & de son sceau. C'est la fourme & maniere comment l'on doit procéder & commencer à tenir parlement général. Il y parle d'abord du lieu de l'assemblée, de la messe qu'on doit entendre, de l'élection qu'on doit faire des officiers du parlement, de la police qu'on doit y exercer. Ces réglemens sont en sept feuillets. On lit ensuite : lesquelles ordonnances, statuts & institution ci-dessus escrites selon la fourme, maniere & teneur d'icelles....

Nous François de Porte-aiguières , prévôt général , de sa volonté & consentement , ordonnons qu'elles soient observées en leur entier. . . Donné en notre grand parlement tenu à Valence le dixieme jour du mois de mai , treize cent quatre-vingt & XII.

Il y a ensuite quatre morceaux des évangiles sur lesquels on prêtait le serment ; mais afin d'en imposer davantage , on y avait joint la peinture en miniature d'un Christ crucifié , dont on voit les plaies sanglantes ; après cela suit la fourme & maniere du serment , comment il se doit faire , quand le prévôt général reçoit aucuns compagnons , ou a monnoyes du régent de l'Empire , lequel a dicté & ordonné mestre Adam de la Saulx , secretaire du parlement général.

Suit un acte fait l'an de la nativité de notre Seigneur , l'an 1469 , & le vingt-troisieme jour de mai , de l'autorité & puissance de notre saint pere le pape de Rome , & de très-excellens , haults , souverains & puissans princes & redoutés seigneurs , l'empereur , le roi , daulphin de France , du roi de Cecile , Jérusalem & Arragon , du duc de Bourgogne , du duc de Savoye , du duc de Bretagne & tous autres seigneurs , ayant puissance de faire monnoyes , nous ont donné libertés , privileges , franchises , exemptions de fere assemblées pour condamner & ab-

fouldre aux ouvriers & monnoyeurs du saint sacrement de l'empire, & eslire prévôt, juges, ordonner & fere constitutions, ordonnances & jugemens, comme appert par lesdits privileges des seigneurs, données & octroyées, pourquoy seront tenus lesdits ouvriers & monnoyeurs dudit sacrement de l'empire, de ordonner ung parlement de tems certain, pour faire convenir tous ceulx qui désobéiront ès ordonnances desdits parlemens, & lesquels parlemens auront puissance de créer, constituer ouvriers & monnoyeurs, &c. & afin qu'ils ne se puissent excuser lesquelles ordonnances & constitutions sont ci - après ceste intitulation inférées & inscrites, afin qu'en tout tems en soit mémoire en ce livre nouvellement commencé pour ce que le vieil livre est pesant à pourter; il est compli d'écriture, lequel demeure dans la garde des ouvriers monnoyeurs de Romans.

Cet acte fait à Bourg, contient les réglemens pour les ouvriers monnoyeurs, la détermination du tems & du lieu où doit se tenir le parlement général prochain, avec la signature des procureurs & maîtres envoyés des différentes villes. Il paraît par cet acte & par tous les autres, que le nombre de ceux qui allaient tenir ces parlemens n'était pas fixé. Mais ce qui étonne beau-

coup, c'est qu'en 1469 Geneve y eut vingt-neuf ouvriers, maîtres dans cet art.

Il paraît que ces parlemens se tenaient tous les quatre ans ; que de 1485 à 1499, il se tint quatre parlemens où Geneve n'envoya personne ; que ces parlemens se tinrent à Geneve en 1506. Enfin l'on y apprend que le parlement ou les monnoyeurs de Bourg vinrent à Geneve en 1527, mais que ce parlement ne put s'y tenir à cause de la grande fermentation qui régnait dans la ville : c'est peut-être pour cela que le livre y est resté pendant qu'un des membres emporta le sceau en Provence, où M. de Peiresc l'a trouvé. Il contient les armoiries de diverses villes & de divers princes. Secouffe & le P. Ménétrier l'ont mal expliqué ; le Blanc ne l'a pas connu ; mais Baulacre me paraît s'en être fait une idée très-juste dans la N. Bibl. Germ. T. XVI.

On trouve dans du Cange, qu'il y avait une distinction entre les monétaires qui tenaient leurs droits de l'empereur, comme ceux dont il s'agit dans cet acte, & ceux qui les avaient reçus du roi de France ; & c'est la raison pour laquelle ils se nomment ici monnoyeurs du saint sacrement de l'empire

Le numéro 160, écrit sur vélin, in-folio,

renferme un de ces ouvrages, tels que le treizieme siecle en produisit, où ne sachant rien, l'on faisoit des livres qui traitaient de tout. Ce trésor est une espece d'encyclopédie qui commence par parler de la nature de Dieu, des anges, des hommes, de l'histoire sainte & profane, des quatre élémens, de la géographie, de l'astronomie, & de toutes les sciences. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est un passage que M. Senebier a copié d'après le cent treizieme chapitre du premier livre, qui prouve qu'on se servoit déjà, du tems de l'auteur, c'est-à-dire, vers la fin du treizieme siecle, de l'aiguille aimantée, pour se conduire en mer.

Ce Brunel naquit à Florence, au commencement du treizieme siecle. Il eut part à l'administration publique, jusqu'en 1260, qu'il fut chassé avec les Guelfes. Il se retira en France, où il composa ce trésor & plusieurs autres ouvrages. Brunel retourna à Florence, après la mort de Mainfroi, tué dans la bataille gagnée par Charles d'Anjou en 1266, & mourut en 1295.

Cet ouvrage, écrit originaiement en vieux français, est si peu connu, que plusieurs savans se sont trompés sur la langue où il fut écrit.

Le numéro 167, écrit sur vélin, in-folio,
E iv

orné de miniatures, & dédié au roi François premier, qu'il appelle *rénovateur de l'âge d'or*, a pour titre *Introduction à la cabele*.

Les numéros 168, 169, 170, écrits tous trois sur vélin, contiennent trois traités de la chasse. Le second de ces ouvrages, écrit par Gaston, surnommé Phœbus, comte de Foix, seigneur de Bearne, a été composé en 1387, & dédié à Philippe, duc de Bourgogne. Le dernier, ou le numéro 170, écrit dans le quatorzième siècle, traite de la chasse aux oiseaux; il est orné d'un grand nombre de miniatures. On apprend du traducteur que l'original de cet ouvrage est de l'empereur Frédéric II, qui le composa en latin.

Les manuscrits 178--199 renferment des romans & poèmes connus des treizième & quatorzième siècles, tels que le roman de la Rose, le Songe du Vergier, &c. &c.

Mais il est tems de finir ces extraits. On désirerait que M. Senebier se fût arrêté plus longuement sur quelques manuscrits, & moins sur d'autres. Mais on ne peut pas espérer dans des extraits, d'être approuvé, pour le choix, des différentes classes de lecteurs.

VII. *Les Jammabos, ou les moines Japonois, tragédie, dédiée aux Mânes de Henri IV, & suivie de remarques historiques. Avec cette épigraphe : Sint ut sunt, aut non sint. Et respondit terra : non sint !*
1779.

C'EST une excellente chose que la morale sans doute ; & dans le code moral c'est une loi bien essentielle que celle de la tolérance. Mais j'avoue qu'à force de prêcher cette vertu, à force de répéter, *pour le bien du genre humain*, ce qu'on a déjà dit & redit cent fois, on cesse d'intéresser. On se lasse de tout, comme le dit fort bien Homere, (car le monde était déjà fait ainsi de son tems) on se lasse de tout, même des festins, même de la danse. En vérité, le public commence à se laisser aussi d'être prêché sur la tolérance, & nos philosophes devraient bien enfin changer de texte. Que diraient-ils d'un prédicateur qui ne traiterait jamais qu'une même matiere ? Il leur ressemblerait fort. Rappelons-leur le mot d'Horace :

Ridetur

Citharædus, chorda qui semper oberrat eadem.
Voltaire avait mis la doctrine de la tolérance en tragédie, en traité, en diatribes, en pie-

ces fugitives : il l'a présentée de toutes les manieres imaginables. M. de Marmontel a trouvé bon de la mettre en poëme épique dans ses *Incas*. Et voici encore une tragédie , où l'on a pour principal acteur un *Jammabes*, le plus abominable des hommes , à qui les forfaits les plus horribles ne coûtent rien , qui se fait un jeu des assassinats.

Avant que de rendre compte de cette tragédie , dans laquelle il y a certainement de grandes beautés , qu'il me soit permis de faire quelques réflexions.

D'abord je remarquerai que ce rôle d'un tartufe ambitieux & sanguinaire n'est guere un rôle tragique : il inspire moins la terreur que le dégoût & l'horreur. L'hypocrisie a quelque chose de bas & de rampant , qui dégrade trop l'acteur , qui le met au-dessous de la majesté du cothurne. Le rôle de *Mathan* est à mon gré le seul défaut que l'on puisse reprocher justement au chef-d'œuvre du grand Racine : ce vil *Mathan* ne paraît jamais sur la scène , sans qu'on éprouve un sentiment désagréable , qui n'a rien de commun avec les passions que la tragédie doit exciter. L'*Atrée* de Crébillon , la *Cléopâtre* de Corneille sont des personnages odieux , mais imposans : ils font frémir ; ils sont vraiment dramatiques. *Catilina* peut être peint ; il y a de la grandeur dans son caractère.

Mais un prêtre artificieux , quelque vastes que soient ses projets , quelque hardies que soient ses entreprises , quelque profondes que soient ses ruses , aura toujours à mes yeux quelque chose de petit & de mesquin. Si le *Mahomet* de Voltaire n'était qu'un tartufe , si son nom même n'en imposait pas , s'il n'était pas en effet un grand homme , un général célèbre , je doute fort que la tragédie qui porte son nom eût réussi. Or le chef des obscurs *Jammabos* n'a rien de l'éclat qui ennoblit le fameux prophete des musulmans ; & tous les talens de l'auteur , dont j'annonce la piece , ne sauraient le rendre intéressant pour nous.

Encore une observation. Cette tragédie est une tragédie morale ; elle s'annonce comme telle. L'auteur paraît bien convaincu que dans la tragédie on doit toujours se proposer un but moral ; il dit même dans une de ses notes , qu'il ne faut jamais y perdre de vue *l'instruction des rois*. Je ne saurais penser à cet égard comme lui. Le but de la tragédie est d'émouvoir. Si l'auteur a atteint ce but , il a tout fait. S'il se trouve après cela que , l'événement de mon émotion , je sois frappé de quelque grande vérité morale , à la bonne heure : ce sera , si l'on veut , un mérite de plus ; mais ce mérite n'est point essentiel. Quoi ! lorsque je sortirai tout en

larmes de la représentation d'*Andromaque*, on viendra me dire : " mais qu'est-ce que cela apprend ? „ J'aimerais presque autant la sublime question du géometre : " qu'est-ce que cela prouve ? „ Racine & Corneille, dans la composition de leurs chefs-d'œuvres, n'ont guere pensé à l'instruction des peuples & des rois. *Zaïre* & *Alzire*, qui n'ont pas un but moral, se joueront encore, lorsque la postérité aura oublié que l'homme justement célèbre, mais trop exalté, qui avait composé ces deux pieces, fit *les Scythes*, *les Guebres*, & *les Loix de Minos*.

J'aime beaucoup la morale ; c'est la science de l'homme. Mais qu'une morale monotone ait inondé le champ de la littérature, qu'on la retrouve par-tout, que nos comédies soient morales au lieu de faire rire, qu'on nous fasse des chansons morales, des opéras moraux, je n'en vois pas trop l'utilité. D'ailleurs, je trouve dans *Pourceaugnac*, dans *le Bourgeois gentilhomme*, tout autant de morale que dans *Lucile* & dans *Silvain*. Peignez seulement l'homme tel qu'il est ; ne songez qu'à rendre vos peintures fidelles & variées, elles seront morales sans que vous y ayez pensé ; vous m'aurez instruit sans m'avoir averti que vous vouliez m'instruire, & cela n'en vaudra que mieux. Voulez-vous donc faire déserter les théâtres comme les tem-

ples ? Au reste, si quelque hasard faisait tomber cette critique entre les mains de l'auteur, il aurait tort de s'en offenser : car je rends bien sincèrement justice à ses talens, & je respecte ses intentions.

Pour entendre sa piece, il faut savoir que les *Jammabos* sont un ordre religieux établi au Japon par un solitaire fanatique, dévoués à la conservation & à la défense de l'ancienne religion de l'empire. On nous les a dépeints capables de tout. L'auteur a ajouté quelques traits au tableau ; c'est le droit du poète : il en a fait de profonds politiques, & leur a prêté les vues les plus ambitieuses.

Ils ont un général, comme les jésuites : ce général se nomme *Uranka. Murami*, son confident, auquel cependant il ne révèle encore ses secrets qu'avec réserve, est un autre fourbe qui, pour pénétrer l'art dont il se sert pour opérer les plus surprenans prestiges, a feint d'abandonner la secte des bonzes, rivale des *Jammabos*, & de s'attacher à *Uranka*.

Il faut savoir encore que *Taiko*, surnommé *le Grand*, fut le premier qui donna de la consistance au gouvernement du Japon. C'est lui qui chassa les chrétiens de son empire, & l'auteur l'en justifie dans une note. La saine politique l'engageait à proscrire une religion intolérante & persécutrice. Il fit la

conquête de la Corée. On comprend que ce caractère est ennobli, embelli dans notre tragédie, & que *Taiko* y parle, y agit partout en empereur philosophe. On en fait ici presque le *Marc-Aurèle* ou le *Pierre le Grand* du Japon.

Il a démêlé le caractère des *Jammabos*, & quoiqu'il les ait ménagés, il les a toujours contenus. Ils le haïssent & feignent de l'admirer. Il les méprise, & tous leurs prestiges ne l'étonnent pas même. Il leur a opposé l'ordre des *lettrés*, disciples comme lui, du sage *Confucius*, ennemis comme lui de la superstition. *Ilmagis*, son ministre, l'a secondé dans l'exécution de ce plan.

Mais *Okimas*, l'aîné de ses fils & son héritier présomptif, prince d'un esprit faible & borné, a la plus grande vénération pour les *Jammabos*. S'il regne, l'empire est à eux; ils gouverneront sous son nom.

Tamma, son frere, au contraire, jeune héros intrépide & généreux, méprise les *Jammabos*, & se défie toujours de leurs trames perfides & de leur ame sanguinaire.

L'un & l'autre, ils sont amoureux d'*Agénie*, princesse souveraine de Corée, élevée à la cour de *Taiko*, recommandée à ses soins par son pere expirant, qu'il avait délivré de la tyrannie des Tartares. La main de la princesse est destinée à l'héritier de l'empire : ainsi

le veut l'intérêt de l'état. Mais le cœur d'*A-génie* a choisi ; quoiqu'elle gémissé de sa superstition , c'est le dévot *Okimas* qui est l'aimant préféré. *Tanima* n'en murmure point , se tait & demeure soumis à son sort : il l'exprime noblement en disant à la princesse dans la dixieme scène du premier acte :

Je ne murmure point du bonheur de mon frere ;
J'aime aussi mon rival.

Le jour est venu où l'empereur , affaibli par l'âge , veut se décharger du fardeau du gouvernement , & nommer son successeur. Ce jour est bien choisi pour être celui de l'action théâtrale , à laquelle ce choix seul donne beaucoup d'intérêt & de grandeur. D'ailleurs cela amene très-naturellement une scène imposante , & qui ferait sans doute le plus grand effet , si l'on jouait cette piece ; la scène de l'abdication.

Le premier acte fait connaître tous les personnages dont je viens de tracer le caractère. *Uranka* s'y montre dès la premiere scène comme il fera dans toute la piece ; il craint que *Taiko* , en remettant la couronne à *Okimas* , n'exige de lui qu'il suive ses principes ; il craint qu'*Okimas* , séduit par l'éclat du diadème , ne prenne cet engagement.

S'il l'osait . . .

En ce cas, *Murami* lui conseille la vengeance ; elle est facile.

Le ciel entre vos mains n'a-t-il pas mis sa foudre ?

D'ailleurs, sans opérer de prodiges, un ordre, un seul mot suffira.

De tous les Jammabos, chef saint & redoutable,

[a] Vous commandez en dieu sur ce corps formidable . . . ,

Jamais impunément fut-on nos ennemis ?

Les bonzes eux-mêmes se joindront avec empressement aux Jammabos ; ils oublieront leurs haines mutuelles pour s'unir contre les lettrés, ennemis communs de ces deux sectes rivales. *Murami* promet leur secours à *Uranka*, qui, voyant que c'est leur intérêt comme le sien, paraît ne pas s'éloigner de cette idée.

Il reçoit dans les scènes suivantes les nouvelles de quelques assassinats commis par ses ordres pour l'avantage de sa secte. *Okimas* vient ensuite le trouver ; c'est pour lui demander la grace d'être associé, mais en secret, au moins pour quelque temps, à l'ordre des Jammabos. *Agénie* survient : une troupe de ses sujets à sa suite reconnaissent

[a] Le vers précédent, & celui-ci sur-tout, sont très-beaux. Mais deux synonymes, comme *redoutable* & *formidable*, riment-ils heureusement ? Et *commander sur*, est-il français ?

fon

son amant pour leur souverain. Le prince dévot reste avec sa maîtresse, pour lui dire que c'est à la faveur de ses dieux qu'il doit l'amour qu'elle a pour lui ; il ne desire plus d'eux qu'une récompense de son zele, c'est la conversion de sa maîtresse, & il va la leur demander. A peine est-il allé faire sa priere, qu'*Ilmagis* & *Tamma* paraissent : ils prévoient que le regne d'*Okimas* fera celui des prêtres. *Tamma* croit devoir fuir la présence d'*Agénie* : l'un & l'autre veulent quitter le Japon. *Agénie* fait de vains efforts pour les détourner de cette résolution.

La premiere scene du second acte est une conversation entre *Okimas* & *Tamma*, qui, avant son départ, a voulu faire une dernière tentative pour désabuser son frere. Il lui représente combien sont de dangereux appuis d'un trône, ces Jammabos artificieux, qui, selon leurs divers intérêts, prêchent tour-à-tour le despotisme aux rois, & la révolte aux peuples. *Okimas* cite leurs miracles. *Tamma* prétend qu'ils ne prouvent rien, que la vérité n'en a pas besoin ; il dit que toutes les sectes ont les leurs ; il en appelle à la raison : mais *Okimas* est comme le pere Canaye ; il ne veut pas entendre parler de la raison. Chacun pensera ce qu'il voudra de cette conversation : pour moi, je trouve que le philosophe *Tamma* n'y raisonne pas

d'une maniere bien convaincante , & surtout qu'il ne s'y prend pas avec adresse pour persuader *Okimas*. Au lieu de ces généralités, il aurait dû, ce me semble, révoquer en doute les miracles des Jammabos , & insister sur ce seul raisonnement tout au plus , c'est que , comme il le dit très-bien ,

Un miracle toujours doit être nécessaire.

Mais la route qu'il choisit ne conduira certainement jamais un homme prévenu , de l'erreur à la vérité. L'arrivée d'*Uranka* , suivi de quatre Jammabos , fait cesser cet entretien. *Tamma* fort avec indignation. *Okimas* reste , & dit :

A tout ils auraient répondu.

Cet hémistiche n'a-t-il point quelque chose d'un peu comique ? J'ai une idée confuse d'avoir lu dans Moliere un mot analogue.

Dans la scene suivante , *Okimas* est reçu Jammabos , fait serment d'être soumis à leur chef , comme aux dieux même , & déclare que s'il meurt sans descendans , il veut que le pouvoir suprême devienne le partage des Jammabos , & soit exercé par leur chef. Il veut même sans délai témoigner cette volonté par un acte solennel qui sera déposé sur l'autel des dieux.

Le perfide *Uranka* triomphe : l'empire est à lui. Un de ses moines le défera d'*Okimas*

par un poison lent ; lui-même il fera qu'*Agénie* toute vivante sera engloutie dans des gouffres de feux. Le lendemain on doit aussifiner aussi l'empereur de la Chine , & *Uranka* donne ici ses instructions à celui de ses satellites qu'il a choisi pour y être comme son premier ministre. Il lui recommande de se cacher d'abord sous les dehors de l'humilité, de ne dédaigner aucun disciple , d'avoir une morale souple, commode & flexible, de s'emparer de l'esprit des mourans , & de s'enrichir de leur héritage. Ce morceau est très-bien fait : j'en citerai quelques vers.

Transposez, quand il faut, d'une main complaisante,
Et du bien & du mal la limite changeante ;
Enseignez aux humains comment, aux yeux du ciel,
En commettant le crime, on n'est pas criminel ;
Par quel art, éludant la divine justice,
On peut innocemment s'abandonner au vice , &c.

Cette assemblée de démons se sépare enfin , & *Ilmagis* les remplace. L'empereur, qui le cherchait , le suit de près. Dans cette grande occasion , il veut consulter ce fidele ministre. *Ilmagis* cherche à le dissuader du projet de quitter le sceptre.

Des rois qu'on vit rentrer dans le rang où nous
sommes,

84 JOURNAL HELVÉTIQUE.

Peu furent assez grands pour n'être que des hommes.

Pour vous, vous n'avez pas besoin de régner ; mais votre peuple a encore besoin de vous. *Taiko* persiste dans sa résolution ; il ne l'a prise que pour assurer la durée du bonheur de ses peuples. *Ilmagis* ne comprend pas encore ses desseins ; il déclare qu'il se retirera ; il aurait tout à craindre des *Jamma-bos*. *Ils ne pardonnent pas*, lui dit-il.

Le ciel, qui de limon a pétri tous les êtres,
Le trempa dans le fiel, quand il forma les prêtres.

Si ces deux vers n'étaient injurieux à personne, j'aurais plus de plaisir à en faire observer l'énergie.

Taiko s'aperçoit de l'erreur d'*Ilmagis*, & lui explique ses desseins. Ce n'est point à l'imbécille (*Okimas* (c'est ainsi que l'auteur lui-même appelle quelque part ce prince superstitieux) qu'il destine l'empire : s'il était son fils unique, il ne balancerait pas à lui préférer le sage *Ilmagis*. Se donner un tel successeur, ce serait *démentir sa vie*, (remarquez la beauté de cette expression) & faire à son peuple un présent trop funeste. En vain un usage qui semble faire loi, est de couronner l'ainé.

Le bonheur de l'état, voilà la loi suprême,

A qui tout doit céder , jufques à la loi même.

Quant aux complots d'*Uranka* , ils ne font plus à craindre : l'empire des prêtres n'eft plus ; les lettrés l'ont détruit en éclairant la nation par leurs écrits , en changeant l'opinion publique ; ce font eux qui préparent la ruine & l'anéantiffement des Jammabos. Cependant il faudra encore fonder *Uranka* ; l'empereur feindra de le confulter , & s'il oſe combattre un inſtant ſon choix , on l'immolera aux pieds du deſpote philoſophe.

Je me ſuis un peu arrêté ſur cette ſcene , qui m'a paru très-bien faite , & qui engage l'action. Juſqu'ici la piece marchait trop lentement à mon gré. Paſſons au troiſieme acte.

Taiko l'ouvre en conſultant *Uranka* ſur le choix d'un ſucceſſeur : il feint d'être indécis , & prend le ton de la plus entiere confiance.

Quand vous aurez parlé , je n'héſiterai plus.

Le pénétrant Jammabos n'eſt pas la dupe de cette rufe , qui nous paraît peu convenable de la part de l'empereur : il lui conſeille donc de préférer *Tamma*. Je ſuis , dit-il , attaché à *Okimas* , j'attendrai tout de ſa bienveillance ; mais

Ma voix ne trahira ni vous ni ſes états. . . .

. . . La piété ſeule a fait peu de grands rois. . . .

Il faut d'autres vertus dans celui qui gouverne.

86 JOURNAL HELVETIQUE.

Le ciel, en les donnant à *Tamma*, l'appelle à régner. Je fais que j'en ai tout à craindre. Il me hait encor plus qu'il n'abhorre mes dieux. Mais qu'importe mon sort, si l'état est heureux ? Pour ma religion, malgré tous les obstacles, Elle doit triompher.

L'empereur objecte qu'en donnant à *Tamma* la couronne du Japon, il faudra lui donner aussi la main de l'amante de son frère, de la princesse de Corée. C'est l'avis d'*Uranka*. *Taiko* se détermine à le suivre. Cependant le peuple entre en foule pour assister à la cérémonie de l'abdication, & *Uranka* se retire. Il me semble qu'ici le poète a quelque tort de l'avoir représenté plus grand & plus habile que *Taiko*, qui certainement ne joue pas le rôle du monde le plus brillant dans cette scène. Il se relève dans celle de l'abdication. Cette belle scène commence par un discours où il rend compte à son peuple de son administration : il a dissipé les ténèbres de l'ignorance, désarmé le fanatisme, fait cesser le désordre & la confusion de ces tems, où

Des Bonzes effrontés la sordide avarice
Jusqu'au pied des autels trafiquait sur le vice,
Et tirant des forfaits un revenu honteux,
Osait vendre aux mortels la clémence des dieux.
Il représente ensuite à ses fils l'étendue des

devoirs d'un monarque : un roi , leur dit-il ,
Un roi de ses devoirs doit être épouvanté.

Il les exhorte à rechercher l'amour de leurs
sujets , & approcher d'eux les talens. Il exige
qu'ils jurent l'un & l'autre de respecter son
choix. Les deux princes se levent. *Okimas*
jure

Par le grand *Tensio*, les *Camis* & leurs prêtres.

Tamma dit :

J'en atteste le ciel , la patrie & mon cœur.

Après ce serment , *Taiko* déclare qu'il faut
au Japon un souverain éclairé, philosophe ,
dégagé des préjugés de la superstition , pour
achever l'ouvrage qu'il a commencé. Il nom-
me *Tamma* , & descend du trône. Le peuple
se leve & on proclame *Tamma*. Il ajoute que
c'est à lui qu'il destine la main d'*Agénie* : le
peuple applaudit encore , & on se retire.

Okimas avait paru peu sensible à la perte
d'une couronne : il dit avec noblesse & avec
une aimable candeur :

... Je ne pense pas être déshérité ,

Quand je vois qu'à ma place on couronne mon frere.

Mais la perte de sa maîtresse est un coup
mortel pour lui ; & cela est bien vu : il y a
beaucoup de tendresse & point d'ambition
dans toute ame sincèrement dévote , comme
celle du bon *Okimas*. Reté seul avec *Agénie*

88 JOURNAL HELVETIQUE.

& *Tamma*, il redemande son amante à son frere. *Tamma* avoue qu'il l'adore ; *Okimas* s'écrie :

..... O jour affreux ! tout m'est donc enlevé !

Amante, frere, états.

Tamma.

Tout vous est conservé.

Et il court auprès de l'empereur pour le fléchir. *Uranka* revient. *Agénie* s'indigne à l'aspect de ce traître ; il se justifie, promet à *Okimas* le secours de ses dieux , & l'encourage à la révolte par un discours artificieux & obscur. Dans ce moment , un Coréen vient déclarer à la princesse , au nom de tout son peuple , qu'ils veulent *Okimas* pour souverain. *Uranka* , comme si tout-à-coup il découvrait ce que ses dieux ne lui avaient que confusément fait entrevoir , prend le ton d'un homme inspiré , offre de joindre ses Jammabos aux Coréens , pour massacrer *Taiko* & *Tamma*. *Agénie* & *Okimas* frémissent ; il s'en aperçoit & feint aussi-tôt d'être lui-même effrayé de ces sanguinaires projets. Les deux amans prennent le parti de chercher un asyle dans la Corée , où *Uranka* refuse de les suivre. Il a , dit-il , quelque pressentiment qui l'avertit que cette fuite ne fera pas heureuse ; il veut , mais inutile-

ment, rendre suspecte la sincérité de *Tamma*. Enfin il fait des vœux pour eux : mais restant le dernier sur le théâtre, il déclare qu'il empêchera leur fuite : il est furieux contre eux ; leurs scrupules l'indignent :

On ose devant moi s'épouvanter du crime !

Le *Satan* de Milton ne parlerait pas autrement ; mais le *Satan* de Milton est plus intéressant, plus imposant, & bien moins horrible que l'affreux *Uranka*.

Dans les deux derniers actes, son rôle devient encore plus atroce. Au commencement du quatrième, il vient faire sa cour à *Tamma*, qui le chasse avec hauteur & dédain. *Taiko* vient ensuite, & *Tamma* le conjure de reprendre tous ses bienfaits, d'annéantir les Jammabos, & de couronner *Okimas*. Son pere exige absolument que, comme il se dévouerait à la mort pour le bien de l'état, il se résigne de même à porter le sceptre, & qu'il immole ses sentimens pour son frere à l'intérêt public. Pendant qu'ils s'entretiennent ainsi au milieu de la nuit, on apporte à l'empereur un billet qui lui donne avis de la révolte. Avant que la lecture en soit achevée, *Tamma*, qui ne soupçonne que les Jammabos, jure leur mort, court à la vengeance, & se réjouit de *nager dans les flots de leur sang*. Il est déjà parti,

lorsque *Taiko* , voyant qu'*Agénie* & son amant sont les chefs des rebelles , s'abandonne à l'inquiétude & à la douleur. *Ilmagis* vient lui apprendre que par ses soins le palais & la ville même sont en sûreté ; mais que le traître *Uranka* est parmi les révoltés , & que sans doute c'est lui qui est l'ame du complot. L'empereur surpris & indigné , se promet d'en faire un exemple effrayant , lorsqu'*Uranka* lui-même paraît. Il se justifie : comment serait-il l'auteur de la révolte ? Le billet qui en a donné l'avis est de lui : c'est lui qui a détourné du palais vers le port les efforts des conjurés ; il a feint d'être de leur nombre , pour découvrir & prévenir leurs projets criminels. Le souverain *retrompé* , admire le zèle & la fidélité d'*Uranka*. *Oki-mas* ne saura rien de leur intelligence ; les Bonzes , qui ont favorisé sa rebellion , seront exterminés dès le lendemain. Ne pourrait-on point reprocher au sage *Taiko* d'être ici trop crédule ? Il connaît *Uranka* , & il le croit ! On peut, selon moi , quoi qu'en pense l'auteur , se fier souvent à un prêtre ; mais à un fourbe intrigant , jamais. *Tamma* revient vainqueur & consterné ; c'est *Agénie* & son frère qu'il a vaincus : il implore leur pardon. On les amène enchaînés : l'empereur leur reproche leur attentat ; *Agénie* lui reproche

à son tour d'avoir voulu disposer de sa main
sans son aveu.

De quel droit osez-vous, étant ce que nous
sommes,

Comme de vils troupeaux, vous partager les
hommes?...

Le droit de convenance est le droit des bri-
gands.

La saine politique est d'être toujours juste.

Elle est contente d'être unie à son amant
dans la mort, aux yeux du perfide *Tamma*.
L'empereur se retire, convaincu du crime
de son fils, quoiqu'*Okimas* nie, & que rien,
ce me semble, ne doive lui paraître prouvé.
Tamma demeure & veut se justifier; la prin-
cesse ne daigne pas même l'écouter. Elle
reste seule avec *Uranka*, en qui est main-
tenant toute sa confiance :

Délivrez mon amant, & j'adore vos dieux...

Je crains tout, je crois tout.

Murami arrive fort à propos pour recevoir
les confidences d'*Uranka*, fier de ses suc-
cès, par lesquels il s'en prépare de nou-
veaux. Il achève de développer le reste de
son plan, & la noirceur de son ame se
montre toute entière. Il va être le maître
du Japon : il veut assassiner *Okimas*; il veut

se défaire à la fois de *Taiko*, de *Tamma*, d'*Ilmagis*, de tous les grands, quand ils feront assemblés dans le palais pour juger les révoltés. Il révèle enfin à *Murami*, le secret de ses prodiges, qu'il lui avait caché dix ans entiers : c'est la poudre. Un jeune étranger, à qui il avait sauvé la vie, & qui en avait dans son vaisseau, la lui offrit; il le massacra pour en être seul possesseur. Voici comment il en parle.

... Une poudre infernale,
Du tonnerre ici-bas redoutable rivale,
Présent le plus affreux que le sort en courroux
Ait pu faire aux humains pour les détruire tous.
Une seule étincelle en un moment l'embrase;
Plus prompte que la foudre, elle tonne, elle
écrafe.

Si dans le sein du globe on pouvait l'entasser,
Le globe en mugissant se verrait fracasser;
Et la terre en éclats, dans les airs emportée,
Irait frapper des cieux la voûte épouvantée.

Or, c'est de cette poudre terrible qu'il a rempli les vastes souterrains du palais :

Oui; la mort, endormie au fond de ces abîmes,
Y doit à son réveil dévorer ses victimes.

On voit assez que le poète fait allusion à

la fameuse *conspiration des poudres* en Angleterre, si fort reprochée à nos Jammabos Européens. Pour préparer le peuple à cet événement, *Uranka* veut que les Bonzes, couverts de lambeaux, errent pendant la nuit avec des cris funebres, des hurlemens, des chaînes, &c. *Murami*, après cette confidence, triomphe à son tour, & se dispose à trahir le traître *Uranka*, & à recueillir, s'il le peut, pour lui & ses Bonzes, le fruit de la scélératesse du Jammabos. Il va trouver *Okimas*,

Cette démarche le rend suspect à *Uranka*, qui le tue dans le cinquième acte, en présence de quelques Jammabos; comme si, par une inspiration soudaine, il était averti par les dieux, de sa perfidie. De là, il va tuer aussi *Okimas*, qui sans doute est instruit de tout & pourrait parler. Il se trouve ici une scène de spectacle qui me paraît bien imaginée. Quatre Jammabos, rangés en demi-cercle autour de leur chef, tenant d'une main un sablier de crystal; & de l'autre, un flambeau non allumé, reçoivent de lui l'ordre d'allumer les poudres, quand le sable sera écoulé. Ce moment a quelque chose de saisissant. Cependant *Agénie* inquiète arrive avec sa confidente qu'elle quitte pour aller à la prison de son amant. *Imagis*, qui vient au conseil au lever de

l'aurore, renvoie la confidente : les prodiges de la nuit lui font soupçonner quelque complot des Jammabos. L'empereur vient aussi ; les grands s'assemblent : on va juger *Okimas*. *Tamma* accourt, se jette aux pieds de son pere, & jure de ne pas survivre à la condamnation de son frere : on lui accorde sa grace. Dans le même instant, *Okimas* mourant & *Uranka* enchaîné, sont amenés sur le théâtre par des gardes. *Okimas* dit qu'il meurt poignardé par *Uranka*, qu'il faut fuir au plus tôt, si l'on veut échapper à la mort, qu'elle est sous leurs pas : il recommande en expirant à son frere & à son amante de s'unir. Chacun veut s'enfuir avec précipitation ; mais on vient leur dire que la mort les attend aux portes du palais, où le peuple en fureur, conduit par les Bonzes & les Jammabos, redemande *Uranka*. Ils sont consternés. Le scélérat jouit de leur trouble, brave la mort, & s'écrie :

Je meurs environné de toutes mes victimes.

Heureusement on a saisi les Jammabos à l'instant où ils allaient s'introduire dans les souterrains. *Uranka* s'en désespere. On le réserve, lui & les siens, pour le plus affreux supplice : l'ordre des Jammabos sera anéanti. Les grands sortent pour détromper le peuple : ils y réussissent. On empêche *Agénie*

de se tuer sur le corps de son malheureux
amant, & l'on prévoit que dans la suite elle
deviendra l'épouse de *Tamma*.

J'ai cru pouvoir passer les bornes ordi-
naires d'un extrait, pour mettre mes lec-
teurs en état de juger de cette tragédie.
Le compte que j'en ai rendu est exact &
impartial : je n'ai déguisé ni les beautés
ni les défauts de la piece, sur laquelle je
ne prononcerai point avant le public. Seu-
lement j'ajouterai encore quelques courtes
observations.

Pour qui s'intéresse-t-on bien vivement
dans cette tragédie ? *Taiko* & *Tamma* en
sont les héros ; mais ne sont-ils point trop
philosophes pour faire naître un vif intérêt ?
Le caractère d'*Okimas* est-il tragique ? Est-
ce un personnage de tragédie qu'un bon
cœur joint à un esprit faible & crédule ?

A la fin du quatrieme acte, pourquoi
tous les acteurs ne s'entendent-ils pas ?
Pourquoi ne s'expliquent-ils pas ? Pourquoi
n'approfondit-on rien ? Cet embarras des
personnages est désagréable au lecteur ; il
s'en impatiente : il n'en comprend pas trop
bien la raison ; il voudrait que tous ces gens
s'écoutassent au moins, que *Taiko* sur-tout
se fît moins à *Uranka*.

Et puis, que d'horreurs accumulées ! En
voilà pour dix tragédies ; il y en a trop :

elles ne produisent plus d'autre effet que celui de révolter l'imagination.

Je me permettrai encore une remarque. La scène est au Japon, où la nature a un tout autre aspect que dans nos contrées : de là pouvaient naître bien des beautés. En lisant le *Caton* d'Addison, je suis en *Numidie* ; *Syphax* & *Juba* sont des Numides, que je reconnais à leur style : les sables brûlans de leurs déserts, leur vie errante, les bêtes féroces de l'Afrique, leur fournissent leurs images & leurs comparaisons. Je crois être sous leur climat, dans leurs sauvages contrées, & voir une autre nature. Ici, jamais je ne suis ainsi dépaycé : il s'agit bien de Japon, de Bonzes, de Jammabos ; mais c'est comme dans l'histoire. Je ne crois jamais reconnaître le langage d'un Japonois.

Quant à la versification, il y a souvent du nerf, de l'énergie & de la précision ; le vers a quelquefois de la force, mais il manque presque toujours de grace & d'harmonie. Beaucoup d'hémistiches, beaucoup de vers semblent n'être là que pour la rime. Mais il est bien facile de critiquer le mécanisme de nos meilleurs vers français, & bien difficile d'en faire de passables. Je crois avoir cité presque tous les meilleurs de la pièce, entre lesquels je ferai encore remarquer

quer la rapidité de celui-ci, qui me paraît avoir le mérite si rare dans notre langue, de peindre par le son :

Une seule étincelle en un moment l'embrase.

Je pourrais dire encore que les acteurs entrent quelquefois sur le théâtre, sans que l'on sache trop pourquoi; il y a d'autres observations de ce genre qu'il faut laisser faire au lecteur.

L'auteur n'a pas mis son nom à la tête de cette pièce; mais il l'a mis en quelque sorte dans ses notes, par la chaleur avec laquelle il y prend, contre quelques journalistes français, la défense de l'*Honnête criminel*, drame dont le public n'a pas oublié l'auteur. C. [a]

VII. *Histoire des découvertes, &c. Second extrait.*

TOUT est intéressant dans ces voyages,

[a] J'aurai soin désormais de distinguer par cette marque les articles du Journal qui seront de moi; car j'ai été bien affligé de me voir accusé d'un extrait inséré dans le Journal d'octobre, dont je suis très-innocent. Comment les dames ont-elles pu m'en croire l'auteur? Lors même que j'aurais la témérité de penser à peu près les mêmes choses, je les dirais sûrement d'une toute autre manière.

pour un amateur de l'histoire naturelle. On voit que ce sont des observateurs exacts, de vrais savans qui voyagent. Ils ne parcourent aucune contrée, sans examiner la nature du sol, sans en reconnaître les productions : rien de ce qu'elle peut offrir de remarquable, aucune de ses singularités, aucun des animaux qui lui sont particuliers, n'échappe à l'exactitude de leurs recherches. Rencontrent-ils des montagnes ? leur position, leur forme, leur direction, les différens lits dont elles sont composées, tout est bien vu, & tout est bien vu.

Mais ce n'est pas de tout cela que nos lecteurs, moins savans pour la plupart, nous demanderont compte. Je me bornerai donc dans ces extraits, à leur présenter les choses que je croirai plus généralement intéressantes ; & comme peu de souscripteurs du Journal achèteront cet ouvrage, j'y reviendrai peut-être fréquemment.

Aujourd'hui je ne suivrai nos voyageurs que de *Pétersbourg* à *Tscherkask*, au bord de la mer d'*Asoph*, en passant par *Moscou*, & en descendant le long de la rivière du *Don*. Cette partie du voyage est presque uniquement de M. Gmelin.

On ne lit point, sans quelque surprise, que ce pays si fort reculé vers le septentrion, pourrait offrir à ses habitans toutes

ces productions variées que la nature semble n'avoir destinées qu'aux climats doux & tempérés. On trouve la raison de cette singulière fertilité dans la prodigieuse quantité de salpêtre dont le sol est imprégné.

Mais la fainéantise des peuples dispersés dans ces contrées, rend inutiles les faveurs de la nature. De vastes déserts occupent une grande partie de cette province qui pourrait être si féconde. Des Cosaques nés pour la guerre, indolens dans la paix, dédaignant le travail, habitent sur les rives du Don. C'est assez pour eux que la terre, cultivée par d'autres bras, leur fournisse autant de bled qu'ils peuvent en consommer d'une année; en sorte qu'une mauvaise récolte amène toujours nécessairement la disette. Aux fruits délicieux que produisent quelques jardins épars, ils préféreront les prunelles sauvages, parce qu'ils peuvent sans peine en recueillir des charretées. Partout l'homme dans ce pays manque à la nature. Même à peu de distance de la capitale, la terre est cultivée avec la plus grande négligence; le laboureur ne fait qu'écorcher la superficie de son champ: la charrue ne s'enfonce dans la terre que d'un pouce & demi; la herse est plus simple encore, & la semence est à peine recouverte. Nos voyageurs trouvaient en divers endroits des jar-

dins établis par Pierre le Grand , pour y faire d'utiles expériences sur les productions qui pouvaient convenir au sol du pays ; mais on n'avait point tiré parti de ses sages établissemens.

Un trait seul fera connaître le naturel de ces peuples. Le village de Nikizkoi , dépendant de Moscou , était dans un emplacement marécageux & mal-sain. On transféra ses habitans dans un lieu plus élevé. Trop paresseux pour abattre leurs anciennes demeures , ils prirent le parti d'y mettre le feu. Ce feu alluma de la tourbe qui était à la superficie du terrain ; elle brûlait depuis six mois , sans qu'on eût pu l'éteindre , lorsque M. Gmelin y passa. Ces paysans souffraient beaucoup de la disette du bois ; ils voyaient depuis six mois cette tourbe brûler sous leurs yeux , & personne n'avait la moindre envie de la tirer de son lit pour la faire servir à son chauffage. Ainsi tous les bienfaits de la nature sont perdus , si l'industrie n'en enseigne l'usage : c'est par elle que l'homme se les approprie , les lui arrache , s'il le faut , ou quelquefois y supplée.

M. Gmelin eut l'honneur dans son voyage de faire sa révérence à la vice-khane d'une horde de Kalmoucks. Il fallut attendre quelques heures : puis on l'introduisit dans sa tente. Elle était assise sur un long banc au-

près d'une longue table : à droite du banc était une chaise destinée au savant. On ne lui rendit point son humble salut ; c'était déjà beaucoup qu'il eût un siege , car les grands & les prêtres étaient assis par terre sur la gauche. En leur parlant , la vice-khane criait si fort , que M. Gmelin crut qu'elle les querellait ; mais c'était le ton de la cour : ils répondirent aussi haut qu'on leur parlait , & ne paraissaient pas faire grands complimens avec elle. Ses femmes la servaient pourtant à genoux. La nappe était mise ; on servit du thé avec du lait de chameau , & ensuite de l'eau - de - vie de grain rectifiée. L'entretien de la princesse avec le voyageur fut très-bref : mais il observa à loisir sa parure & sa salle d'audience , dont nous croyons pouvoir nous taire.

Les animaux de ce pays sont plus intéressans que les peuples & leurs chefs. Disons-en quelques mots. Cette partie de l'histoire naturelle est de beaucoup la plus attachante ; peut-être parce qu'elle semble s'éloigner moins de l'homme , peut-être aussi simplement parce qu'elle représente la nature plus animée & plus vivante.

Le *lievre sauteur* est un animal très-singulier. Ses pieds de devant sont très-courts , & ceux de derrière très-longs ; enforte qu'au lieu de marcher & de courir , il s'élance

par bonds & paraît voler. Sa queue, plus longue que son corps, lui sert en quelque sorte de balancier. Si on la raccourcit, l'étendue de ses sauts diminue dans la même proportion : si on la coupe, il ne peut plus sauter. Il se creuse, avec intelligence, des terriers commodes : il gratte la terre de ses pieds de devant, & arrache de ses dents les racines qui lui font obstacle. Bientôt sa demeure est construite ; c'est sa retraite d'hiver ; il s'y munit contre la disette. Pendant l'été, il amasse en différens tas, laisse sécher quelque tems à l'air, & transporte peu à peu dans son habitation sa provision de nourriture. Ainsi il pourvoit aux besoins de l'hiver.

Une conjecture de M. Gmelin, sur la cause qui fait blanchir plusieurs animaux, me paraît intéressante & fondée. Ce n'est pas, selon lui, le froid des hivers du nord qui opère ce changement de couleur, que divers animaux ne subissent point. Il est vrai que la diminution de transpiration augmente, épaisit, perfectionne les poils & les fourrures des animaux ; mais ce n'est qu'autant que la nourriture leur manque. Les Tartares de Sibérie savent que, pour avoir de plus belles peaux de renards, il faut les surprendre dans leurs terriers & les priver de nourriture. Le loup ne blanchit que

quand il ne trouve plus de nourriture. L'oiseau de proie, qui vit en hiver comme en été, de la chasse des quadrupèdes, ne blanchit que dans la vieillesse. Et d'où vient aussi cette blancheur de la vieillesse ? De ce qu'alors la nutrition s'opère plus difficilement.

On lira encore avec plaisir ce que nos auteurs racontent du *pélican*. Cet oiseau ne se plaît que sur les bords des grands lacs, où il aime à se promener lentement, loin de la présence de l'homme, que la nature lui apprend à fuir. Il reste sur les rivages ; & s'il entre quelquefois dans l'eau, ce n'est jamais pour long-tems. Il construit un nid rond & concave, garni d'herbes, qu'il a soin de choisir bien molle. Ce sont des isles formées par les rivières, des endroits moussueux, où il préfère de le placer. Si on l'inquiète pendant qu'il couve ses œufs, il va les cacher dans l'eau, & ne les en retire avec son bec que lorsqu'il se croit en sûreté. Il vit de poisson, & s'associe quelquefois le *cormoran* pour la pêche. Tandis que le pélican agite l'eau de ses ailes étendues, le cormoran plonge, chasse le poisson vers la surface de l'eau sous les ailes du pélican, qui le pousse au rivage, où la curée se fait de compagnie.

Je ne puis me dispenser de revenir aux hommes, pour faire connaître à mes lecteurs

une secte de séparatistes grecs , qui mérite d'être distinguée par son absurdité. Un de leurs grands griefs , c'est qu'ils veulent qu'on écrive *Isus* , & non pas *Jésus*. Plusieurs d'entr'eux , persuadés que l'essence de l'image de Dieu est dans la barbe , périraient plutôt que de se laisser raser. Ils détestent sur toutes choses l'usage du tabac , duquel ils entendent ce que Jésus - Christ a dit contre les plaisirs charnels ; & en conséquence ils n'ont garde de manquer à purifier avec de grandes cérémonies la chambre dans laquelle un voyageur a fumé. Ils sont d'ailleurs bien grossiers , bien opiniâtres , bien orgueilleux. On a voulu les persécuter ; mais enfin , comme cela ne produisait aucun effet , Pierre le Grand eut la sagesse de se borner à leur imposer un double tribut ; espece de peine contre les hérétiques , qu'on trouvera peut-être assez singulièrement imaginée , mais qui du moins ne leur coûte pas la vie , & rapporte quelqu'argent au prince.

On s'intéresse ordinairement aux aventures du voyageur , dont on lit la relation ; on s'identifie un peu avec lui ; on partage ses peines , ses dangers , ses fatigues & ses plaisirs. En lisant le *Voyage* d'Anson , ou celui du capitaine Cook , on voyage avec eux ; on souffre , on s'impatiente de voir terre , on se repose , on se réjouit avec eux.

On ne saurait quitter le livre sans inquiétude, sans les avoir mis en sûreté. Cette espèce d'intérêt m'a rendu sans doute plus agréable l'anecdote que je vais encore rapporter.

A la fin d'un hiver passé à Woronesch, M. Gmelin voulut profiter des premiers beaux jours pour herboriser. Il alla s'établir en rase campagne sous des tentes. Le 12 mai, vers midi, un vent impétueux s'éleva : il fut suivi d'une pluie si abondante, que les tentes ne purent résister à l'eau. La bourrasque ne dura cependant que demi-heure. A l'entrée de la nuit, le ciel était serein, on voyait briller les étoiles. Chacun se coucha sans inquiétude. Tout dormait, lorsque tout-à-coup s'élève de nouveau une tempête plus affreuse que la première, accompagnée d'un déluge d'eau. M. Gmelin s'éveille : il était déjà hors de sa tente, voguant dans son lit de camp, qui fut culbuté l'instant d'après. Il entendit les cris des personnes de sa suite, comme lui, surprises par l'orage & en danger de périr. Submergés dans les eaux, enveloppés de l'obscurité redoublée de la nuit & de la tempête, ils ne pouvaient s'entresecourir, ni même se voir ; ils n'osaient remuer ; ils étaient dans l'attente d'une mort prochaine. Une grêle abondante, impétueuse, effroyable, vint encore accroître leur

détresse & leurs souffrances. M. Gmelin , à qui le vent avait enlevé son lit , se traînait au hasard pour chercher un abri. Heureusement il trouva son carrosse enfoncé dans l'eau ; c'était au moins un asyle contre la grêle. Il y monte tout meurtri , transi de froid , trempé jusqu'aux os ; & là il attend que l'orage se soit dissipé , & que le jour commence à paraître. Le lendemain ils se regardaient tous les uns les autres , & chacun d'eux prétendait avoir le plus souffert : Cette situation est trop intéressante par elle-même , pour que le simple récit que nous venons d'en faire , n'ait pas fait éprouver , à tout lecteur qui a l'imagination un peu vive , ce sentiment indéfinissable que Lucrece a si bien exprimé dans ces beaux vers :

*Suave , mari magno turbantibus aquora ventis ,
Et terra magnum alterius spectare laborem ;
Non quia vexari quemquam est jucunda voluptas ,
Sed quibus ipse malis carens quia cernere suave est.*

Ce sentiment n'est peut-être pas l'unique , ni même la principale source du plaisir qu'on trouve à lire des descriptions dans ce goût ; mais il est certain qu'il l'accroît. C.

La suite au Journal prochain.



S E C O N D E P A R T I E.
P I E C E S F U G I T I V E S.

I. *La mort de Doris.* [a]

Q U O I , ma Doris pourrait cesser de vivre ! Non , la nuit éternelle n'oserait effacer tant d'attraits. Beautés fleuries de la jeunesse & de la santé , vous vous peignez à mon cœur palpitant , dès que je pense à elle , & j'y pense toujours. Je ne puis la voir que riante & pleine de graces. La fraîcheur de ses joues colorées , comme l'éclat que répand la brillante aurore dans un ciel sans nuage , annonce le plus beau des jours. O mort , arrête , & sois compatissante ! Garde-toi de

[a] Toutes les fois qu'on m'enverra des morceaux de ce genre , où il y aura de l'imagination & du sentiment , je les donnerai au public. S'ils ne sont pas du goût général , ils seront , à ce que j'espère , du goût de quelques - uns de mes souscripteurs , comme ils sont du mien. Toute expression vive d'un sentiment naturel & honnête doit plaire à tous ceux dont l'ame a conservé sa sensibilité. Sans être un chef d'œuvre , cette pièce m'a beaucoup plu : je souhaite qu'elle plaise à tous les lecteurs.

troubler ce jour à peine commencé! Vois cette bouche naïve s'ouvrir pour mon bonheur! Que ses yeux si touchans excitent ta pitié.

Oui, ma Doris, oui, bergere chérie, nous ferons encore heureux! Tu entendras encore le concert des oiseaux célébrant ton retour, comme ils célèbrent le retour du printemps. Tes moutons égarés se rassembleront sous ta main; à ton aspect, ils bondiront dans les verts pâturages, comme quand ils sont rassasiés de thym. Les fruits que tu as cultivés, tu les cueilleras encore, & nous retournerons à l'ombre des peupliers, goûter de nouveaux plaisirs.

Là je te rappellerai le premier jour que je te vis; quelle flamme inconnue se glissa dans mon sang agité! Et quand, à la fête suivante, mes yeux rencontrant les tiens, je te ferai contre mon sein, au milieu de la danse, quelle douce émotion s'empara de mes sens éperdus! Doris, belle Doris, je t'aime, m'écriai-je; & pour la première fois j'entendis l'aveu de ton amour. Comme à ces plaisirs passés, s'en joindront d'autres en foule! comme ils seront plus vifs! comme....

Mais qu'entends-je?... Ciel!... Quels cris!... Mort cruelle, mort impitoyable & jalouse, tu frappes; elle est passée, comme

la feuille naissante que le froid a surpris. Doris, chere Doris, où es-tu ? ... Méconnaiss-tu cette voix qui t'appelle ? cette voix qui si souvent fit tressaillir ton cœur ?

Ses yeux éteints ne m'apperçoivent plus ; une ombre éternelle les couvre : sourde à mes cris , mes baisers enflammés veulent en vain réchauffer ses levres glacées : son sein sans mouvement , ne peut être ranimé par mes soupirs angoissés ; une pâleur livide & consumante a flétri les roses de son teint animé ; elle est morte. ... Elle est morte , & je vis ! Frappe donc aussi , destin barbare , frappe l'autre moitié de ce cadavre décharné. Isolé , errant ici bas , à quoi m'accrocherai - je ? Irai - je sous ces touffus bocages où j'accompagnais son chant mélodieux ? Doris n'y est plus. Ce chant doux & touchant , comme le regard de l'innocence , ne frappera plus mon oreille enchantée ; le son de ma musette , de ma musette qu'elle aimait tant entendre , ne l'égaiera plus au bord de l'onde pure , où nous gardions nos troupeaux : ma musette ne rendra plus que des accens lugubres & plaintifs , les accens de la douleur & du désespoir. Aussi long-tems que je verrai la chouette & le hibou préférer la nuit au jour , aussi long-tems l'amertume & la douleur consumeront mes os.

Qu'êtes-vous devenus , bois rians , ver-

dure agréable? Les voilà desséchés, ils ne présentent que la solitude & l'horreur; le silence y regne, on n'est interrompu que par des gémissemens; une eau bourbeuse y coule lentement, pour former des marais fangeux; j'erre sur leurs bords mal assurés, des monstres les habitent. Quels hurlemens affreux! Venez, reptiles menaçans, venez dévorer une proie qui se livre en frissonnant à la fureur qui vous agite.

Dieux, ô dieux, où suis-je? La lumière du jour a fui ma Doris, tout a fui avec elle; une nuit sombre & noire voile toute la nature, comme le brouillard infect qui couvre la plaine en automne. Un coin de terre, voilà ce qui me reste : gardez-vous, troupeaux éperdus, de venir la fouler cette terre précieuse; elle cachera la beauté qui va disparaître, hélas! pour se confondre avec elle.

Rompez vos fleches, brisez vos arcs & vos carquois, brisez-les sous vos pieds, amours badins. Doris n'est plus! Venez les cheveux épars gémir auprès de son tombeau; que les graces en pleurs vous accompagnent: voici, les bergers suivent l'œil égaré, se frappant la poitrine; les bergeres en deuil oublient la beauté de Doris & versent des larmes sinceres. L'on n'entend que

soupirs amers, chacun répète avec douleur,
Doris n'est plus !

Elle n'est plus ! . . . Oui, elle existe, elle voit mes larmes, elle entend mes sanglots, son image chérie vit au fond de mon cœur, & le soutient. Beauté divine & radieuse, n'es-tu pas au séjour de la gloire ? A tes pieds roulent le soleil, les astres & le monde ; la terre est pour toi comme la prairie que je vois d'un coup-d'œil. Jette sur cet endroit sauvage & retiré, un regard propice & satisfait.

Là seront déposés les restes chers de ma Doris ; j'élèverai dans ce lieu triste & sacré un autel de gazon, environné de cyprès & de myrtes ; chaque matin je le couvrirai de fleurs nouvelles ; j'y passerai le jour entier, & l'aurore du jour suivant m'y trouvera encore, jusqu'à ce qu'atteint par l'ombre du trépas mille fois invoqué, je sois couché dans cette même tombe. Une pierre alors sera mise au-dessus, on y lira cette inscription : *La parque même n'a pas pu séparer Philinte & Doris.*



II. Avis du philosophe Morin à tous ses généreux concitoyens.

BRAVES Français, qui êtes peut-être à la veille de descendre en Angleterre, souvenez-vous que les peuples que vous allez combattre, portèrent autrefois audacieusement la mort & la désolation jusques dans la capitale de votre patrie.

Souvenez-vous que, pendant la prison de notre valeureux monarque Jean II, Edouard, leur roi, descendit en France avec plus de cent mille combattans, portant partout le fer & le feu, brûlant les villes & les campagnes, & renversant ou massacrant impitoyablement tout ce qui avait échappé aux flammes.

Souvenez-vous que ces ennemis cruels & barbares ne se bornèrent point à une ni à deux provinces, mais qu'ils parcoururent le royaume d'un bout à l'autre, ne laissant après eux que des monceaux de cendres, de ruines & de cadavres.

Souvenez-vous que, semblables aux tigres, toujours altérés de sang, leur fureur n'avait d'autre intervalle que le tems qu'il fallait pour chercher de nouvelles victimes & multiplier leurs massacres.

Souvenez-

Souvenez-vous que le sage & vertueux dauphin Charles avait peine à défendre les ruines de l'empire de son pere prisonnier , contre ces hommes destructeurs , & qu'il ne les défendit qu'avec l'aide du Roi des rois , qui , armé de la foudre & de la grêle , écrasa le cheval & le cavalier , *equum & ascensorem*.

Souvenez-vous enfin de toutes ces horreurs ; jetez un coup-d'œil sur vos forces également formidables & sur mer & sur terre , & vous verrez que le glorieux regne de Louis XVI , pere de ses peuples , est celui où vous devez rendre amplement la pareille , & faire disparaître de dessus le globe cette isle jadis si barbare & si féroce.





TROISIEME PARTIE.

L E

NOUVELLISTE SUISSE.

 T U R Q U I E.

C*onstantinople.* La tranquillité continue dans cette capitale par l'attention du grand-visir à entretenir le bas prix des vivres, & par ses libéralités.

Les députés des Tartares de Crimée se disposent à retourner dans leur pays, avec la ratification de la part de la Porte de tous les articles de la convention & des arrangemens faits ensuite avec la Russie, relativement aux Tartares & à leur chef. Mais ces députés n'ont pu obtenir d'être traités en public comme les envoyés d'un prince indépendant.

Le capitán-bacha continue à traiter avec beaucoup de rigueur les Albanois. Il a aussi fait punir de mort plusieurs agas qui molestaient le peuple : il ne lui resterait plus qu'à soumettre les Mainottes, pour rétablir parfaitement la tranquillité dans la Morée ; mais

comme cette entreprise ne pourrait guere réussir par la force, il a pris le parti de négocier avec eux, en leur accordant pour chef un homme de leur nation.

R U S S I E.

S. Pétersbourg. La cour a été informée, sur le rapport de quelques habitans de la partie septentrionale du Kamtschatka, qu'on y avait vu deux vaisseaux étrangers que l'on conjecture être ceux du capitaine Cooke, dont on n'a point eu de nouvelles depuis fort long-tems.

D A N E M A R C K.

Copenhague. Il est arrivé dans ce port seize vaisseaux chargés de productions des isles de Ste. Croix & S. Thomas en Amérique.

Suivant les lettres d'Helsingör, il y a dans le Sund cent vingt-deux navires anglais prêts à passer dans la mer du Nord, sous l'escorte de quatre frégates de leur nation. Trente autres bâtimens attendent près de Mendhal en Norvege, un vaisseau de guerre qui doit les protéger contre les armateurs Français qui croisent à la hauteur de ce port. On continue sans relâche & avec succès les travaux du canal de Holstein Sleswick, qui doit joindre deux mers. On lui donnera la largeur & la profondeur convenable, il sera pourvu des écluses nécessaires, & pourra, à

ce qu'on espere, être achevé dans l'espace de trois ans.

P O L O G N E.

Varsovie. L'affaire du prince Martin Lubomirski occupe actuellement le conseil permanent. On dit qu'il a rassemblé à Bar en Podolie, 600 hommes prêts à le défendre contre le comte Stampkowski, castellan de Kiow, qui pourrait être chargé de l'attaquer. On ignore les motifs de cette levée : tout ce que l'on fait, c'est que le prince vient de se séparer de la fille du castellan de Kiow, laquelle il avait épousée en secondes noces. Le duc de Courlande, à qui, comme on l'a dit dans le tems, le consistoire de Mittau avait accordé son divorce avec la princesse Russe de Jossopouff, vient malgré, les protestations de celle-ci, d'épouser la fille du chambellan de Medem.

A L L E M A G N E.

Vienne. L'empereur est arrivé le 7 novembre, de retour de son voyage en Bohême, dont il a visité soigneusement toutes les parties.

La cour a fait rendre aux habitans des districts Bavarois, dont elle s'était mise en possession, & qui ont été restitués, toutes les contributions qu'ils avaient payées pendant la guerre. On s'occupe sérieusement des

moyens de faire fleurir les arts dans les provinces de Galicie & de Ludomerie, en y établissant des manufactures, & l'on ne travaille pas moins à étendre le commerce sur la mer Noire par le moyen du Danube, en établissant, avec la permission de la Porte, des magasins à Kilia novă, ville située à l'embouchure de ce fleuve.

Ratisbonne. Le prince héréditaire de Brunswick s'est rendu dans la Lusace, pour examiner les endroits où les camps prussiens & saxons ont été placés pendant la dernière guerre. On dit aussi que les Autrichiens ont formé un cordon de 6000 chevaux dans la partie de la haute-Silésie, qui appartient à la maison d'Autriche, & qu'on levera dans la Pologne Autrichienne 5000 hommes de recrues qu'on conduira en Bohême & en Moravie. La diète qui a repris ses séances, va s'occuper de diverses affaires importantes, telles que l'accession du Corps germanique au traité de Teschen, les prétentions sur la succession alicodiale de la Bavière, formées par le chapitre d'Augsbourg, & l'abbé de Kempten, lesquelles n'ont point été réglées dans ce traité, & enfin les réclamations des états de Mecklenbourg, contre le droit de *Non appellando*, accordé à leur souverain.

Berlin. Le roi vient d'adresser à M. de

Zedlitz, ministre d'état, en qualité de curateur suprême de toutes les universités & écoles dans les états prussiens, un rescrit du cabinet, par lequel il recommande expressément de prendre des mesures pour augmenter la culture des connaissances solides, surtout de la littérature grecque & romaine. Pour faire connaître davantage la manière des anciens & leur style, & contribuer en même tems aux progrès de la langue allemande, il desire qu'il se fasse de nouvelles traductions des meilleurs auteurs classiques, dont S. M. désigne elle-même les plus dignes d'être pris pour modèles.

I T A L I E.

Naples. S. M. dans la vue de mettre sa marine sur un pied respectable, a envoyé trois détachemens des gardes marines servir à bord des escadres des puissances belligérantes. Les tentatives faites par des négocians Anglais, pour établir un commerce direct entre la mer Rouge & la Méditerranée, pour l'avantage de toute l'Europe, ont peine à réussir, à cause des troubles dont l'Egypte est presque toujours agitée, & les vexations qu'on leur fait essuyer.

E S P A G N E.

Cadix. L'escadre française commandée par M. de Sade, a appareillé avec un convoi des-

tiné pour notre armée de la mer du Nord.

Il ne s'est rien passé de remarquable aux lignes de S. Roch. Don Barcello a pris dernièrement une goelette anglaise qui était sortie de cette place, & qui faisait voile pour l'Angleterre. Dans un paquet de vieilles hardes d'un matelot, on a trouvé des dépêches du gouverneur de Gibraltar pour le ministère britannique, lesquelles contiennent le détail de la facheuse situation de la place, où la disette se fait d'autant plus sentir, que les vivres qui restent sont gâtés. Une lettre particuliere porte que les habitans sont très-fatigués, & qu'ils ont déjà tenté une révolte.

Les lettres de Cadix confirment que don Louis de Cordova est avec sa division à l'entrée du détroit, & qu'il n'a point laissé de vaisseaux au Ferrol.

Les avis de l'Amérique portent qu'il est arrivé à la Havane six vaisseaux de ligne, deux frégates, & plusieurs bâtimens de transport chargés de troupes.

A N G L E T E R R E.

Londres. L'ouverture du parlement d'Angleterre s'est faite le 25 novembre, en la maniere ordinaire, & malgré tous les efforts de l'opposition, les adresses en réponse aux discours du roi, ont été rédigées dans les deux chambres d'une maniere conforme aux desseins de la cour.

L'amiral Rodney est parti avec quelques vaisseaux de guerre pour renforcer l'amiral Parker à la Jamaïque. Mais la plupart des bâtimens marchands destinés pour cette isle, ont été obligés de rester dans la Tamise, faute de matelots. Le colonel Carrey a aussi pris congé du roi, pour s'embarquer avec les nouvelles levées pour le service étranger.

Le lord Macartney vient d'assurer les marchands & les planteurs de la Grenade, que d'après son dernier entretien avec le ministre français, il y avait lieu d'espérer qu'on se relâcherait de la rigueur des réglemens publiés contre les habitans de cette isle.

En conséquence des ordres que le lord Amherst a reçus du roi, les troupes réparties dans les différens camps, ont pris leurs quartiers d'hiver : le même ordre a été donné au vice-roi d'Irlande, pour les camps de ce royaume.

La fermentation qui regne en Irlande, & particulièrement dans la capitale, a commencé d'éclater. Des artisans au nombre de plusieurs milliers, s'assemblerent pour venger le mépris que le procureur général & le chevalier Henri Cavendish avaient affecté pour eux dans le parlement ; mais ne les ayant pas trouvés, ils se rendirent à la porte du parlement, & obligèrent tous les membres de promettre par serment de voter un

bill de subside de courte durée , afin de procurer à l'Irlande le redressement de tous ses griefs. Les avocats employèrent l'influence qu'ils ont ici sur le peuple pour les calmer , à quoi ils réussirent. Cet événement etiaie les ministres qui , pour etre instruits plus promptement de ce qui se passe en Irlande , ont établi trois messagers extraordinaires sur la route de Londres à Parkgate.

Le parlement de ce royaume continue ses séances. On y a proposé de la part de la cour d'établir un subside pour deux ans, suivant la coutume ; mais la grande majorité des suffrages l'a restreint jusqu'à ce que l'Irlande ait obtenu la liberté de commerce qu'elle réclame.

Les changemens annoncés si souvent dans le ministère , semblent commencer à s'effectuer. Le lord Baturhst a été nommé président du conseil à la place du comte de Gower ; & le lord Hillsborough remplace le comte de Weymouth dans le département du sud.

Depuis la rentrée de la flotte de l'amiral Hardy , on s'occupe à presser le départ de l'escadre qu'on doit envoyer aux isles ; dix vaisseaux de ligne ont reçu les ordres de s'y préparer.

F R A N C E.

Paris. L'armée du comte de Vaux est entrée dans ses quartiers d'hiver ; les officiers

généraux sont partis , & les officiers particuliers ont obtenu des semestres , mais sans termes fixes. Les navires de Granville y retournent , après avoir été déchargés , & ceux de S. Malo vont également être désarmés jusqu'au printems prochain.

Dès l'instant de la publication de l'édit du nouvel emprunt viager , l'affluence a été telle au trésor royal , qu'il a été bientôt fermé.

Selon les lettres de Brest , l'armée est toujours en rade prête à appareiller si on l'ordonnait. Il est question seulement de renvoyer les matelots mariés dans leurs ménages pour cet hiver.

Le vaisseau du roi le *Languedoc* , de quatre-vingt-dix canons , monté par le comte d'Estaing , vice-amiral de France , a mouillé le 7 de décembre dans la rade de Brest. Il était sorti de la Savanah à la côte de la Georgie , le 28 octobre. On a appris que le comte d'Estaing , pendant le séjour de l'escadre du roi sur cette côte , a fait une expédition contre la ville de Savanah , qui n'a pas réussi , mais dont on ignore les particularités. On fait seulement que l'escadre s'est emparée du vaisseau britannique l'*Expériment* , de cinquante canons , doublé en cuivre , commandé par le capitaine Wallace , & ayant à bord 650000 livres en argent , de la frégate l'*Ariel* , de vingt canons , de trois bâtimens

de transport qui navigaient sous l'escorte de l'Expériment, ainsi que d'un navire marchand richement chargé, & de plusieurs goëlettes & autres bâtimens d'un rang inférieur. La frégate la *Rose*, de vingt-six canons, & un assez grand nombre de vaisseaux marchands, ont été coulés bas par les Anglais eux-mêmes dans la rivière de Savanah.

Quoique ce vice-amiral ait mis pied à terre à Brest depuis quelques semaines, il n'a pu se rendre encore dans cette capitale, où il est très-impatiemment attendu, parce que d'un côté, l'une des deux blessures qu'il a reçues à l'attaque de Savanah, s'est ouverte en route, & de l'autre, qu'il est très-affaibli par le scorbut.

P R O V I N C E S - U N I E S.

La Haye. L'ordre donné à Paul Jones par LL. HH. PP. de sortir du Texel avec son escadre, n'a pu s'effectuer à l'égard du vaisseau le *Séraphis*, qui se trouve actuellement commandé par le capitaine français Cotinneau de Cosgelin, lequel réclame la protection dont doivent jouir ceux qui sont pourvus d'une commission du roi de France. Tous les autres vaisseaux de cette escadre ont de même arboré le pavillon français, à la réserve de l'*Alliance*, que monte Paul Jones lui-même, & qui a conservé celui des Etats-Unis. LL. EE. GG. outre cela, doi-

vent délibérer sur le parti à prendre en cette occasion. En attendant leur relation , on est impatient de savoir la réponse qui sera faite au dernier mémoire que le chevalier York a présenté , pour réclamer les secours stipulés par les traités.

S U I S S E.

Berne. M. Samuel Ienner, que l'état vient de perdre , était né en 1705. Il fut cadet en 1724 au régiment de Villars-Chandieu , au service de France ; enseigne en 1727 ; sous-lieutenant en 1728 ; capitaine-lieutenant en 1731 ; capitaine dans le régiment de Diesbach en 1735 ; commandant de bataillon en 1744 ; il obtint en 1747 , après la bataille de Laufeld , la commission de lieutenant-colonel ; & il fut nommé colonel du régiment de Betzens en 1751. Il assista en 1735 aux campagnes sur le Rhin & la Moselle ; & en 1744, il se trouva au siège de Furnes , en 1745 à celui de la citadelle de Tournay , à ceux d'Oudenarde & de Dendermonde ; en 1746, aux sièges de Bruxelles , Mons & Namur ; à la bataille de Raucoux , & à la bataille de Laufeld en 1747. Il parvint en 1745 dans le grand conseil de cette république. En 1758, le régiment d'Ienner, conduit par son brave chef, fit en avril l'arrière-garde d'une colonne de l'armée française, lors de l'évacuation de

l'électorat d'Hanovre ; & souvent attaqué par l'avant-garde de l'armée des alliés , la repoussa constamment. Il fut fait brigadier le 10 février 1759 , commandé la nuit du 12 au 13 juillet à l'assaut de Munster , & blessé dangereusement. Il fut nommé commandeur de l'ordre du mérite militaire la même année. En 1760 , à la bataille de Warbourg , du premier juillet , à la tête de sa brigade , il couvrit la retraite de l'armée française avec bravoure & conduite , au moyen de quoi il contint l'armée alliée , dont il repoussa les diverses attaques. Il donna la démission de son régiment en janvier 1762 , & fut nommé maréchal de camp le 21 février , dans une promotion extraordinaire. Il fit la campagne en cette qualité ; & à la bataille de Fridberg , le 30 août , M. Jenner chargea les ennemis à la tête de la brigade de Boisgelin , & enfonça six bataillons de l'armée hanovrienne. Cette belle action lui valut en 1763 le régiment d'Arbonnier , dont il se démit en 1774 , & parvint au bailliage de Romainmotier , la même année ; & le 17 décembre 1779 , il est décédé dans ce bailliage , âgé de soixante & quatorze ans.

Neuchâtel. Pour compléter ce que nous avons annoncé dans notre Journal du mois

dernier, touchant le séjour qu'a fait dans ce pays notre nouveau seigneur gouverneur, nous devons ajouter, qu'après avoir bien voulu accorder également aux chefs des quatre bourgeoisies de Neuchatel, de Valangin, du Landeron, & de Boudry, l'honneur de le régaler, il a pris la peine, malgré la rigueur de la saison, de voir successivement les principaux quartiers du pays, le Val-de-Travers, les montagnes, le Val-de-Ruz, & le Vignoble, & a été reçu par-tout avec l'empressement & le respect qui sont dus autant à son mérite personnel, qu'à l'emploi éminent dont il est revêtu. Enfin, ce digne chef de l'état est parti le 26 de ce mois, pour retourner à Berlin, emportant les regrets les plus vifs & les plus légitimes. Il a été accompagné jusqu'à Soleure, de plusieurs conseillers d'état, & autres personnes de distinction.

Comme nous nous sommes procuré une copie authentique du discours que prononça ce seigneur gouverneur le jour de son installation, nous sommes persuadés que nos lecteurs le liront avec autant de satisfaction, que nous en avons à le leur présenter.

“ Messieurs. Je croirais avoir à me désier de mes talens, pour la gestion de la charge importante de gouverneur de la souveraineté de Neuchatel & Valangin, que S. M. notre gracieux souverain m'a confiée, si je

n'avais pas lieu de me flatter que vous, messieurs du conseil d'état, voudrez bien m'aider de vos lumières dans les cas où je pourrai en avoir besoin ; si je ne supposais encore que les différens corps de l'état, en général, voudront bien me seconder en tout ce qui pourra avancer le service du roi, & moyenner le bien-être de la totalité ; & si je n'espérais enfin que le peuple par sa confiance en ma droiture, & par sa docilité, me mettra à même de réaliser toutes mes bonnes intentions à son égard.

Je ne fais, au reste, que me conformer aux ordres de S. M. en assurant les différens corps de l'état, que toutes ses vues ne tendent qu'à rendre les sujets de cette souveraineté aussi heureux que leur condition le comporte, & que bien loin de vouloir enpiéter sur leurs privilèges, S. M. souhaite seulement qu'ils sachent en jouir. Il n'est pas douteux que des dispositions aussi gracieuses de la part du souverain, ne supposent préalablement & ne demandent en retour, des sentimens analogues de la part des sujets. Quant à moi, messieurs, je ne croirai avoir parfaitement rempli ma tâche, qu'autant que j'aurai réussi à gérer, au contentement du roi & à votre propre satisfaction, le poste important que j'occupe. „

F I N.



T A B L E.

I. PARTIE. Annales littéraires.

I. <i>Descriptions des arts & métiers.</i>	p. 3
II. <i>Jean - Jacques Rousseau vengé par son amie.</i>	11
III. <i>Le souhait , poëme traduit de l'allemand.</i>	20
IV. <i>Collection complete des œuvres de M. Charles Bonnet.</i>	35
V. <i>Rencontre dans la forêt des Ardennes. Suite.</i>	44
IV. <i>Dernier extrait du Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Geneve.</i>	62
VII. <i>Les Jammabos , ou les moines Japonois.</i>	73
VIII. <i>Histoire des découvertes , &c. Second extrait.</i>	97

II. PARTIE. Pieces fugitives.

I. <i>La mort de Doris.</i>	107
II. <i>Avis du philosophe Morin à tous ses généreux concitoyens.</i>	112

III. PARTIE. Annales politiques de l'Europe.	114
--	-----



10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31

32

33

34

35

36

37

38

39

40

41

42

